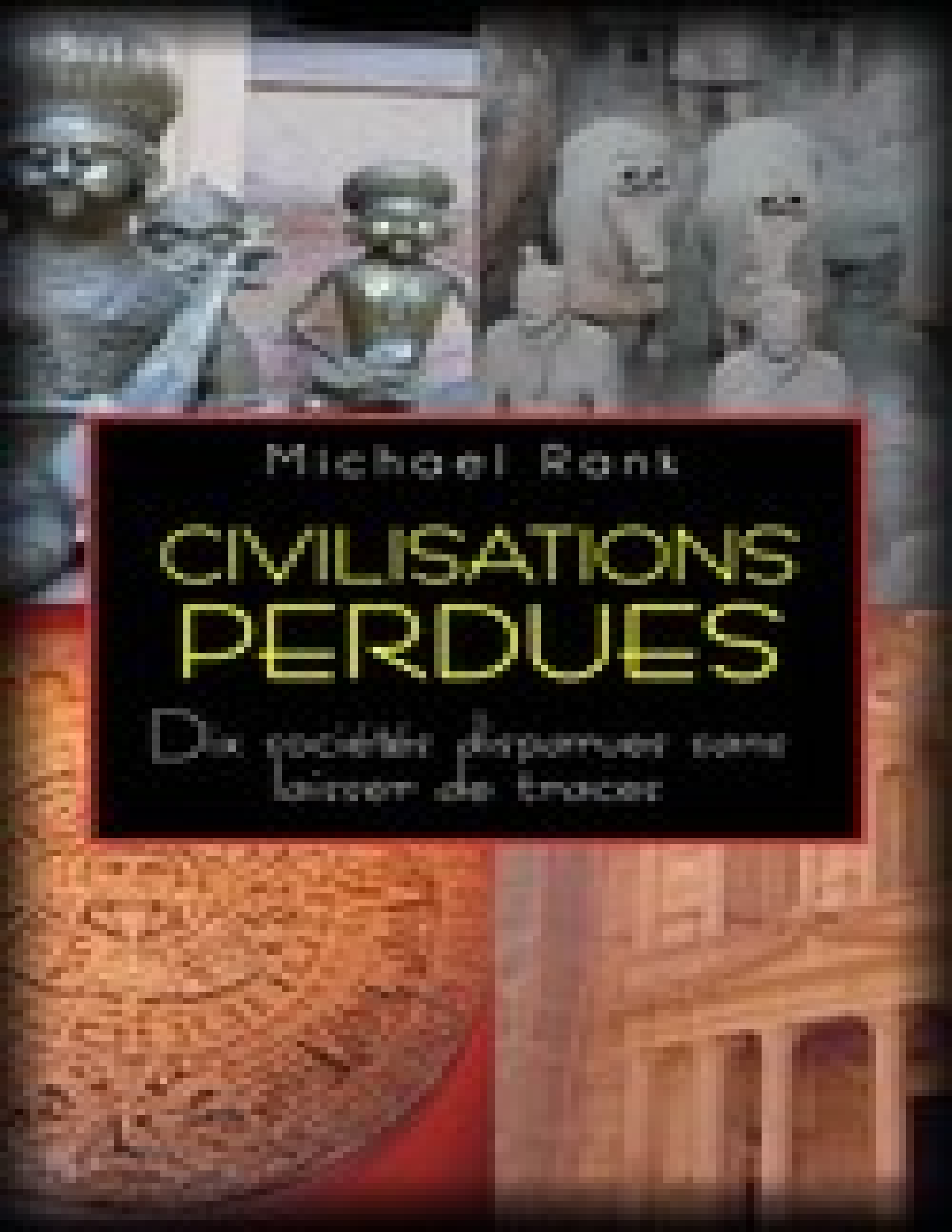
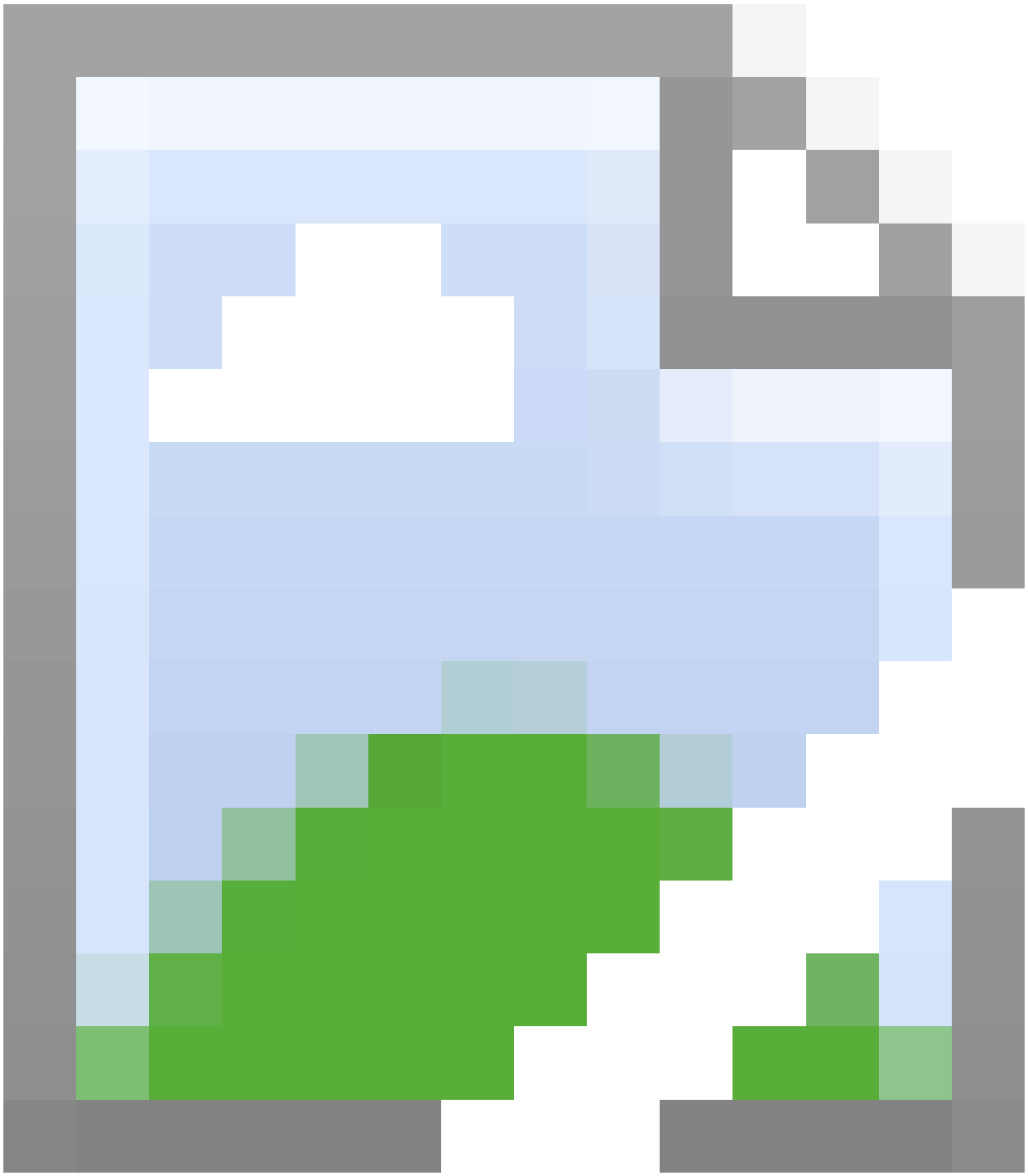

Michael Rank
CIVILISATIONS PERDUES
Des sociétés disparues sans laisser de traces



Civilisations perdues : Dix sociétés disparues sans laisser de traces

Michael Rank

Traduit par Marie Chartier

“Civilisations perdues : Dix sociétés disparues sans laisser de traces”

Écrit Par Michael Rank

Copyright © 2016 Michael Rank

Tous droits réservés

Distribué par Babelcube, Inc.

www.babelcube.com

Traduit par Marie Chartier

“Babelcube Books” et “Babelcube” sont des marques déposées de Babelcube Inc.

Table des Matières

Civilisations perdues :
Dix sociétés disparues sans laisser de traces

Par Michael Rank

Traduit de l’anglais par : Marie Chartier

Table des matières

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Pour une civilisation qui a disparu de la surface de la Terre depuis près de mille ans, les Mayas ont eu une influence extraordinaire sur le 21ième siècle. Le 21 décembre 2012, le monde entier retenait son souffle en attendant la fin du calendrier maya de 5125 ans, dit au « compte-long », marqué par plusieurs pseudo-intellectuels comme le début de la fin du monde.

Même s'il est facile de rire de cette hystérie après que l'évènement ne fut passé, plusieurs personnes ne trouvèrent rien de drôle à cet avertissement. Le journal Telegraph avait publié la semaine précédant cette pseudo-apocalypse des articles qui relataient la frénésie d'achat de chandelles et autres produits essentiels qui auraient été observés partout dans le monde, de la Chine à la Russie. Ils y parlaient aussi d'une hausse massive des ventes d'abris de secours aux États-Unis, certains petits fabricants étaient ainsi passés d'un achat par mois à un achat par jour. Plusieurs Français se préparaient à converger vers une montagne où ils pensaient que des extra-terrestres viendraient leur porter secours, alors que des centaines de Turcs se sont rassemblés dans le village de Sirince, autrefois un centre de production vinicole grec, considéré comme le meilleur endroit pour survivre au Jugement Dernier.

Pour faire lui aussi du profit sur le dos de cette peur grandissante face à la fin de la planète Terre, le directeur Roland Emmerich a produit un bien mauvais film catastrophe, très vite tombé dans l'oubli, pertinemment nommé « 2012 » avec en vedette John Cusack. Même s'il est discutable que le film ait pu contribuer à l'hystérie ambiante, il eut tout de même un impact en Chine. Le film a été très populaire là-bas dût à un segment pendant lequel on montre l'Armée populaire de Chine sauvant l'humanité grâce à d'énormes arches. La plus grande ironie de la fièvre apocalyptique maya est peut-être là : son incidence sur une nation asiatique avec une population d'un milliard de personnes, dont plusieurs d'entre elles sans aucune croyance religieuse.

Bien sûr, rien n’est arrivée le jour fatidique du 21 décembre, mais ce qui a bien pu arriver aux Mayas, il y a de cela plusieurs siècles, est beaucoup moins certain. Après tout, comment une civilisation qui a construit des temples massifs et des cités fameuses, devenue aujourd’hui de populaires sites touristiques comme Chichen Itza, peut-elle disparaître aussi subitement? C’est une question qui déconcerte les historiens depuis longtemps, car cette disparition n’a pas été un processus où ils auraient été anéantis en un jour par une éruption volcanique ou par l’impact d’un météore. Il semblerait plutôt que la population a commencé à diminuer en nombre et à décliner au cours des ans, jusqu’à disparaître complètement. On sait toutefois que leur disparition est survenue pendant une période de grandes migrations en Amérique Centrale. Pendant la période postclassique de leur civilisation, les Mayas ont abandonné plusieurs villes de la partie sud de leur empire, telles que Palenque et Tikal, et ils ont migré vers le nord pour s’établir sur le site de la cité d’Uxmal. Cette ville a été abandonnée à son tour et Chichen Itza a été fondée. Le peuple Mayapan a ultimement conquis les Mayas, pour être à leur tour conquis par les conquistadores

Les théories les plus communément acceptées pour expliquer ce déclin se basent sur une disparition causée par la surpopulation ou le manque de nourriture. Les terres n’étaient peut-être pas aussi fertiles qu’elles l’avaient déjà été, causant des famines qui affaiblirent les empires sud-américains. D’autres évènements naturels, par exemple des épidémies, des tremblements de terre, des sécheresses ou des incendies pourraient aussi être en cause. Des guerres avec les peuples voisins sont une autre raison possible.

Il est néanmoins intriguant de constater qu’une civilisation qui peut laisser derrière elle des ruines grandioses peut disparaître sans que personne n’en sache la raison. Le peu de personnes sachant écrire au sein de leur société explique peut-être ce phénomène, puisqu’ils n’ont laissé aucune

trace écrite, mais cette disparition demeure obsédante pour les membres de notre société moderne. Si on voit une maison abandonnée, avec tous les meubles laissés intacts à l'intérieur, on assume généralement que le pire est arrivé à ses propriétaires; que ce soit par le biais d'un désastre naturel, d'un massacre ou encore d'une maladie mortelle. C'est pourquoi la disparition mystérieuse des Mayas ainsi que l'avertissement apocalyptique qu'ils nous auraient laissé ont fait l'objet de multiples légendes et théories du complot. Dieu les aurait-il éliminés d'un seul coup? Ont-ils été enlevés par des extra-terrestres?

Ce livre explore dix civilisations parmi les plus fameuses, réelles ou fictives, disparues sans laisser de traces, et explique les aspects uniques de leur culture, et plus important encore, les conditions mystérieuses qui entourent leur disparition. Les chercheurs ont élaboré des théories sur comment chacune d'entre elles aurait finalement disparue et ce livre contient les meilleurs explications pour tenter de comprendre comment une civilisation avancée, avec des métropoles bourdonnantes, de vastes réseaux de commerce, des flottes de navires et de larges armées peut disparaître sans laisser de témoins derrière.

Les civilisations peuvent s'éteindre de nombreuses façons. Elles se désagrègent parfois lentement sur plusieurs siècles, alors que d'autres fois elles disparaissent instantanément, comme dans le cas de la ville de Pompéi. Cette ancienne ville romaine fut complètement détruite et ensevelie sous près de six mètres de cendres et de débris lors de l'éruption du mont Vésuve en 79 av. J.-C. La population de 20 000 habitants fut enterrée, de même que l'amphithéâtre, le gymnase, le port de mer, et un système complexe de canalisation. La destruction de la cité a été immortalisée par Pline le Jeune, qui a été témoin de l'éruption du volcan depuis l'autre côté de la Baie de Naples, alors que son oncle Pline l'Ancien est mort en tentant de sauver des victimes échouées sur la plage. Les visiteurs peuvent aujourd'hui se

promener dans une ville figée dans le temps et observer ses citoyens encastrés dans la pierre comme des gargouilles de cathédrale.

Les circonstances entourant la disparition de civilisations sont généralement beaucoup plus mystérieuses. Ce livre jettera un œil à des civilisations qui ont disparue sans qu'on puisse trouver une explication claire ou raisonnable à ces évènements. Certaines sont très probablement fictives : il est presque certain que l'Atlantide n'ait jamais existé sous la forme décrite par Platon, puisqu'il est extrêmement difficile de dissimuler un continent ancien, même submergé dans l'océan. Si quelque chose a inspiré cette légende, c'est vraisemblablement une île de la mer Méditerranée qui aurait disparu sous les flots après un tremblement de terre. Pourtant, le fait que le mythe de l'Atlantide était aussi connue dans le monde ancien intrigue, et il est permit de se poser des questions sur qui a pu inspirer ce mythe et quelle était la civilisation derrière celui-ci.

D'autres de ces civilisations ont définitivement existées, mais n'ont laissé derrière que très peu d'indices sur la nature de leur culture. Plusieurs artéfacts curieux ont été laissés derrière par des voyageurs ayant visité l'Amérique avant sa découverte par les Européens, par exemple ce qui semblerait être des pièces de monnaie romaines ou des poteries de Perse; mais ils n'auraient laissé aucune explication sur leurs raisons pour voyager vers le Nouveau-Monde, et plus important encore, leurs raisons de ne pas rester et coloniser. D'autres encore ont laissé des écrits et nous sont bien connu, mais leur disparition devient alors d'autant plus cryptique. La disparition de la colonie de Roanoke au XVI^{ème} siècle, à l'aube de l'occupation anglaise du continent américain, nous hante encore aujourd'hui. Les journaux de bord laissés derrière ne donnent aucun indice sur le sort ultime du village, autre qu'un message fantasmagorique gravé dans un tronc d'arbre où y était simplement écrit « Croatoan ».

Une civilisation peut disparaître pour de nombreuses raisons, que ce soit à cause d'inondations, d'incendies, de désastres naturels, de la guerre,

de la famine, de la maladie, de l'érosion des sols, de la redistribution des populations sur le territoire, et bien d'autres raisons encore. Certains désastres étaient parfois si terribles, qu'ils poussèrent les habitants à abandonner de fabuleux temples parés d'or ou contenant d'énormes chambres au trésor, comme par exemple dans le cas de la tombe du roi Toutankhamon au XIII^{ème} siècle av. J.-C. Même si ces cultures habitaient des centres agricoles florissants ou de grandes villes traversées des routes de commerces, les citoyens peuvent choisir de partir à tout moment, recouvrant la chute de leur culture d'un voile de mystère.

Plutôt que d'être oubliées dans les méandres de l'histoire en tant que société ratée, les légendes entourant ces civilisations perdues ne font que grandir. Les récits des chroniques anciennes qui relatent ces disparitions sont généralement basées sur des preuves peu solides ou sur des rumeurs distantes. Les légendes qui entourent ces civilisations se transforment rapidement en mythes et prennent ainsi une aura romantique, ce qui les rend d'autant plus intrigantes pour les gens vivant au XXI^{ème} siècle. Peut-être est-ce cet aura mythique qu'ont les civilisations perdues qui a convaincue autant de personnes de notre époque moderne que les Mayas, essentiellement une société de l'âge de pierre qui n'avait même pas découvert la roue, avait connaissance d'un évènement apocalyptique qui détruirait notre civilisation avancée?

Le mystère de civilisations prospères et en avance sur leur temps mais qui cessent soudainement d'exister en abandonnant tous leurs temples, palais et maisons est parfait pour alimenter bon nombres de théories du complot. C'est aussi quelque chose qui tombe exactement dans notre peur psychologique que nos civilisations pourraient subir le même sort. De vivre à l'époque du terrorisme, des armes nucléaires et de la mort potentielle qui attend des milliers de personnes si une arme de destruction massive tombait entre de mauvaises mains, crée son lot d'angoisses existentielles.

Après tout, si c’est déjà arrivé une fois dans l’histoire, cela peut arriver à nouveau.

Reculons donc dans le temps pour explorer l’histoire et les conditions mystérieuses entourant la disparition de certaines des plus grandes civilisations, en espérant que la nôtre ne subisse pas le même sort.

Retrouver la légendaire cité perdue de Platon

À distance des vendeurs et flâneurs de la plage de Cable Beach aux Bahamas, les pyramides et tourelles du complexe hôtelier de l'Atlantis Resort brillent sous le soleil surplombant le sable fin de Paradise Island. Les touristes jouent dans une mer turquoise, se détendent dans les piscines ou nagent avec des dauphins. De nombreux abris fiscaux internationaux ont la ville voisine pour adresse, et les lieux attirent ainsi les riches et les puissants de ce monde, tous ceux qui ont les moyens de vivre dans un état de confort et de luxe autrefois réservé aux empereurs et aux pharaons.

Selon certains historiens, poètes, artistes et philosophes, un monde tel que celui-là aurait existé pour tous, et ce sans qu'on ait besoin d'un billet d'avion pour retourner à la morne vie quotidienne du continent; un fait qui ne vient probablement pas à l'esprit des banquiers et investisseurs bronzés qui composent la clientèle du complexe hôtelier, ni à celui des employés nettement moins fortunés condamnés à leur servir un nombre incalculable de cocktails Mai Tai. À une heure de vol au Nord-Est de l'Atlantis Resort, au large des côtes des îles Bimini, se trouve un mystère engloutie qui serait l'un des emplacements possibles où certains chercheurs espèrent trouver la véritable cité perdue de l'Atlantide.

Les méandres de l'histoire regorgent de civilisations perdues à travers les âges; mais dans le cas de l'Atlantide, la légende engendrée par la description faite par Platon dans ses Dialogues n'a cessé de croître pendant les siècles et millénaires qui ont suivis. C'est demeuré un mystère incroyablement intriguant pendant des milliers d'année, qui a incité des chercheurs à dépenser des millions de dollars pour en déterminer l'emplacement exact. Les théories concernant la dernière demeure de cette société perdue abondent, de l'océan Atlantique aux îles englouties de la mer Méditerranée.

Mais cette grande civilisation a-t-elle seulement existé?

La seule référence à propos de l'île légendaire qui est parvenue jusqu'à nous provient des Dialogues de Platon, le Timée et le Critias, qui ont été écrits en 360 av. J.-C. On ignore si ce que le philosophe a écrit est historique ou fictif. Platon y décrit la destruction de l'île, qui aurait eu lieux 9000 ans avant sa description en tant que fait historique, mais il n'est pas clair s'il discutait de ce qu'il croyait être vrai ou encore s'il utilisait l'île perdue comme une métaphore afin de faire passer un message. Pendant l'antiquité, à l'époque où Platon a rédigé l'ensemble de son œuvre, les faits et les mythes s'entremêlaient dans la vie quotidienne comme façon d'interpréter, de prévoir et de gérer les comportements. Les dieux marchaient parmi les hommes, métaphoriquement pour certains, littéralement pour d'autres. Ils étaient des représentations anthropomorphiques des éléments : si pendant l'orage le ciel tonnait et les éclairs brillaient, Zeus était en colère; si la mer détruisait une flotte de navires, alors Poséidon devait être apaisé. Un fermier grec pouvait discuter de ses récoltes et de la même voix demander de bonnes vendanges à Dionysos. Les actes des dieux et des héros servaient de compas moral, une façon de diriger les comportements en société et de déterminer des buts personnels.

Il est facile dans ce contexte d'accepter le récit de Platon en tant que fable morale, qu'il soit basé ou non sur des faits. Celui-ci raconte la victoire d'Athènes sur l'Atlantide après une guerre ouverte, et Platon aurait pu se référer aux nombreuses guerres entre les Grecs et les peuples étrangers qui ont eu lieux pendant l'antiquité ancienne.

Peu importe la nature du récit, les interprétations ultérieures ont graduellement éclipsées les idéaux conceptuels de la fable de Platon pour la possibilité que son île mythique, ainsi que sa cité radieuse, aient réellement existé. Même s'il n'était pas un historien, la renommée de Platon en tant que membre du triumvirat des titans de la philosophie ancienne (les deux autres étant Socrate et Aristote) donne à ses écrits une aura d'autorité qui

selon plusieurs s'étend au-delà de la philosophie. Des historiens, pseudo-scientifiques et théologiens ont rapidement fait remarquer que même si Platon aurait pu s'inspirer de mythes pour créer son récit, l'origine de ces mythes se fonde peut-être sur des faits réels.

La légende du roi Arthur et les chroniques des Annales Cambriae au X^{ème} siècle; le mythe du vampire et le récit historique du prince de Vlad Dracula au XIV^{ème} siècle; même les mythes de création et de déluge universel qui remontent à l'aube de l'humanité; tous ont un certains aspects historique réel qui leur est propre et c'est ce qui rend les légendes aussi plausibles. La légende de l'Atlantide est particulièrement captivante et ancienne, ce qui rend la séparation du mythe et de la réalité beaucoup difficile à faire que pour n'importe quelle autre légende.

Platon décrit l'Atlantide en détails. Il s'agirait d'un vaste continent ou d'un archipel situé au-delà du détroit de Gibraltar. C'était une région montagneuse traversée par une longue plaine avec une cité rayonnante en son centre. Des cercles concentriques d'eau et de terre, où poussaient naturellement une abondance d'arbres fruitiers, protégeaient aisément l'île centrale où se trouvait la ville. La population pouvait faire deux récoltes par année et vivait dans ce qui était presqu'un jardin d'Éden, de la taille de la Libye combinée au Moyen-Orient.

Les dirigeants de l'Atlantide étaient des rois justes qui aimaient leur peuple et s'occupaient bien des affaires de leur royaume; mais qui avec le temps devinrent corrompus et avides de pouvoir, et ils finirent par monter des armées pour envahir les terres du pourtour de la Méditerranée. Les habitants de ces régions se regroupèrent pour résister à l'invasion Atlante, mais durent éventuellement fuir les assauts insurmontables. Seul les Athéniens restèrent pour se battre et sortirent miraculeusement victorieux, alors que peu après, en un seul jour, l'Atlantide fut détruite par des tremblements de terre et le continent a finalement sombrée dans la mer, ne

laissant derrière qu'un haut-fond sablonneux infranchissable pour les navires.

Platon a écrit que le roi Grec Solon aurait appris la légende de l'Atlantide pendant une visite en Égypte, où un prêtre la lui aurait conté. D'autres sources anciennes relatent pourtant que le philosophe Crantor aurait affirmé que le récit de Platon était corroboré par sa propre visite en Égypte, où il aurait étudié pendant 13 ans auprès d'un prêtre d'Horus nommé Schenuphis. Il aurait appris là-bas l'histoire de l'Atlantide, relatée en hiéroglyphes sur plusieurs piliers, qui n'ont d'ailleurs jamais été retrouvés.

Avec le temps, la description, l'emplacement, les comportements et la technologie de l'Atlantide et de ses habitants ont été interprétés et exagérés par une grande variété d'auteurs, de philosophes, de poètes, de mystiques, d'amateurs et autres enthousiastes de l'île engloutie. Plus le temps a passé, plus la stature de l'Atlantide a grandie, tout comme les Atlantes même, qui sont devenus des géants ou des demi-dieux dans certains récits. Alors que les prêtres et philosophes de l'antiquité traitaient le mythe comme rien de plus qu'une fable et changeaient certaines parties du narratif pour les ajuster à leurs dispositions morales, les théoriciens qui sont venus après se sont davantage penchés sur le « véritable » Atlantide. L'ancien royaume mythique est devenu le chaînon manquant d'une idyllique utopie passée; un trésor qui, s'il venait à être découvert, pourrait mener l'humanité à revenir à la beauté, à la créativité et à la paix d'un âge d'or aujourd'hui révolu.

Y-a-t-il une once de vérité à ce mythe? Un tel peuple aurait-il vécu il y a de cela plus de 9000 ans, des milliers d'années avant l'émergence de l'Ancien Empire égyptien, dans une cité qui rivaliserait Athènes ou Rome? C'est difficile à croire d'un point de vue archéologique. La ville la plus avancée de la période Néolithique trouvée jusqu'à présent est Çatalhöyük, qui se trouve aujourd'hui sur le territoire de la Turquie. Elle remonte à 7500

av. J.C. et 10 000 personnes y habitaient, entassées dans des structures rappelant un nid d'abeilles, avec bien peu de choses à montrer au point de vue technologique autre que des poteries et des pointes de flèche. L'existence d'une cité aussi ancienne et avancée que l'Atlantide contredirait les 150 dernières années de recherche en archéologie.

Il est tout de même difficile de laisser aller cette fable lorsqu'on entend la description qu'en fait Platon: l'Atlantide a eu dix rois, tous des fils de Poséidon, dont le plus grand a été Atlas. Une caste militaire séparée agissait en tant que gardien des terres et vivait en paix tout en profitant de la même abondance que les citoyens civils. Ce peuple extrayait des métaux précieux et ne cherchaient pas à vivre dans l'excès, mais avec juste assez de luxe pour rendre leurs habitations esthétiquement agréables et confortables. Avant sa chute, l'Atlantide de Platon était un paradis.

Certains archéologues spécialistes d'autres civilisations, avec des degrés de crédibilité variables, ont cru pouvoir appliquer cette description à des sociétés autres que l'Atlantide. Les Mayanistes, un regroupement d'archéologues mésoaméricains et de romantiques du XIX^{ème} siècle, formaient l'un de ces groupes. Ceux-ci croyaient pouvoir faire le rapprochement entre la légende de l'Atlantide et la mystérieuse disparition de la civilisation maya ainsi que ses avancées technologiques. Certains Mayanistes clés, par exemple Augustus Le Plongeon ou encore Charles Étienne Brasseur de Bourbourg, ont suggérés que les Mayas et les Égyptiens partageaient un lien généalogique historique avec l'Atlantide. Leurs temples, avancées en agriculture et façon de vivre en apparence idyllique auraient selon eux été emblématiques de la façon dont les Atlantes vivaient il y a de cela 11 000 ans.

D'autres, tels les Théosophes, qui se sont inspire des travaux d'Ignatius Donnelly et de sa thèse selon laquelle toutes les civilisations anciennes auraient été liées à l'Atlantide, décrivaient la façon de vivre des Atlantes presque comme d'un autre monde. Les citoyens auraient possédé

des pouvoirs surnaturels ainsi que des habiletés psychiques et auraient vécu dans un Éden éventuellement détruit par leurs propres pouvoirs. Helena Blavatsky, co-fondatrice de la Société Théosophique à la fin des années 1800, a modernisé davantage le mythe en clamant que sa propre race, qu'elle a appelée « Aryenne », aurait succédé aux Atlantes en tant que race supérieure de la planète. De tels sentiments de supériorité raciale ont trouvé un terreau dangereusement fertile dans le Parti Nazi allemand des années 1930.

Discuter des raison possibles de la disparition de l'Atlantide a le potentiel de mettre la lumière sur certains faits ayant pu contribuer à sa légende. Selon Platon, l'Atlantide aurait disparu sans laisser de traces : un tremblement de terre aurait avalé l'île dans le feu et la destruction, et on ne l'aurait plus jamais vu. Il va sans dire que ce type de disparition rend toutes enquêtes scientifiques historiques extrêmement difficiles. Il y a tout de même des théories qui existent.

Une expédition de la société du National Géographique a été organisée en 2011 pour déterminer si une région marécageuse du sud de l'Espagne aurait pu être l'emplacement de la cité mythique de l'Atlantide. La zone est le site d'un ancien lac et contient des ruines apparemment d'origine grecques ou romaines. Les membres de l'expédition ont émis la théorie qu'un tsunami aurait éradiqué cette ancienne civilisation et ils ont même offert quelques preuves. Les ruines érodées, qui consistent à quelques pierres au centre d'un ancien lac, forment une preuve éloquente, quoique maigre, de la présence d'une très ancienne ville méditerranéenne.

Plusieurs chercheurs ont suggérer que le Doggerland, une région entre le Danemark et l'Angleterre, pourrait être l'emplacement de l'île disparue. Le Doggerland est une voie navigable peu profonde, qui pourrait être interprétée comme l'infranchissable « haut-fond sablonneux ». Une preuve convaincante consiste aux traces géologiques d'un tsunami ou d'un déluge dû à la fonte de glaciers qui aurait eu lieux il y approximativement 6000 ans

et qui aurait dévasté la région. Certains de ces faits se recoupent avec la brève description de Platon, mais l'emplacement géographique lui-même soulève de nombreuses questions. Le Doggerland se trouve dans la Mer du Nord, et même si l'endroit est effectivement au-delà du détroit de Gibraltar, il est bien loin de la Grèce. Si Platon ou les Égyptiens aurait pu avoir connaissance de ces lieux est matière à débats.

La Route de Bimini, une formation rocheuse sous-marine près de l'ile de North Bimini dans les Bahamas est un autre lieu qui a été proposé. Edgar Cayce, mystique du début du XX^{ème} siècle et partisan de la société Théosophique d'Helena Blavatsky, le proposait. Dans les années 30, Cayce proclama qu'il était entré en trance et avait reçu des visions de l'Atlantide la représentant comme une société avancée possédant des machines volantes propulsées par le pouvoir de cristaux ou par l'électricité. Même si la description de Cayce semble fantaisiste, sa prédiction que des parties de temples Atlantes ré-émergeraient « de sous le limon des âges et dans la mer près de Bimini » en 1968 ou 1969 s'est effectivement réalisée, corroborée par de solides preuves. Une telle découverte a étrangement été faite près des côtes de Bimini dans les années mentionnées lors de sa prédiction. Une structure esquissant les contours d'un port ainsi que plusieurs artéfacts d'origine humaine ont été trouvés sur place au début du XXI^{ème} siècle. On n'a par contre retrouvé aucunes preuves de l'existence d'un peuple ou d'infrastructures qui auraient pu supporter une œuvre de cette envergure. Si on tient là la preuve de l'existence de l'Atlantide ou encore celle d'une autre civilisation ancienne jusqu'ici inconnue est encore sujette à débat.

Une autre candidate à l'emplacement de la cite perdue est l'île volcanique de Théra, aujourd'hui Santorini, dans la Méditerranée, qui pourrait très bien être à la base du mythe. Une civilisation prospère y a vécu à l'époque des Minoens, bien avant le vivant de Platon, et elle aurait été rasée par une éruption volcanique catastrophique. Leur culture était distincte de celle des Grecs, et ils étaient plus puissants; leur légende

pourrait donc avoir grandi à travers les âges pour en venir à posséder une dimension mythique à l'époque où Platon aurait écrit les caractéristiques spécifiques de leur culture. À la suite de ce cataclysme, la civilisation minoenne a elle aussi commencé à décliner, en concurrence avec la montée en puissance de la Grèce. Il est possible que la connaissance de la destruction de l'île ait survécu dans la culture et l'imagination populaire grecque.

Le mythe de l'Atlantide continue de durer, et ce malgré tous les efforts pour prouver le contraire et le fait que la majorité des chercheurs et intellectuels sérieux considèrent le récit de Platon comme une pure allégorie. Il a probablement utilisé dans ce récit des thèmes littéraires qui apparaissent fréquemment dans son œuvre : le divin versus la nature humaine, les sociétés idéales, ou encore la corruption des sociétés humaines. Le professeur de littérature classique James Romm affirme que l'histoire de l'Atlantide est essentiellement une fable morale relatant la vie d'un peuple spirituel qui vivait dans une société hautement avancée, une civilisation utopique; mais dont les gens sont devenus avec le temps cupides et mesquins, pour finalement perdre leur sens moral. Les dieux se sont donc mis en colère qu'ils aient perdu la voie à prendre et aient choisi l'immoralité. Tel serait le message de la fable de Platon.

Malgré cela, le rêve refuse de mourir. Même à notre époque moderne, encore plusieurs personnes tendent vers l'idéal de l'Atlantide d'harmoniser la technologie et la nature. Mais peut-être aussi parce que c'est une histoire qui comporte un avertissement : ceux qui n'apprennent pas des conséquences de l'arrogance, de la corruption et de l'avidité des Atlantes sont condamnés à en répéter l'histoire.

La destruction créative dans le but de construire une meilleure société

La culture Cucuteni-Trypillia, présente à l'époque néolithique, comprenait parfaitement l'idée selon laquelle pour créer quelque chose, on doit parfois en détruire une autre. C'est de cette façon dont ils traitaient leurs villages, certains regroupant plus de 1600 structures et bâtiments. Ils formèrent ainsi la première grande civilisation du continent. Chaque bâtiment d'habitation simple avait une durée de vie de seulement 60 à 80 ans, pour être ensuite détruit puis rebâtit. Certains étaient reconstruits plusieurs fois au même endroit, pour finalement empiler jusqu'à 13 niveau d'habitations consécutifs, ce qui a laissé aux archéologues des traces profondes à déterrer. C'est à cause de cette politique de destruction créatrice qu'ils ont laissé derrière des milliers de villages sur un territoire aujourd'hui occupé la Roumanie, la Moldavie et l'Ukraine.

Le mystère entourant leur disparition remonte à il y a près de 2000 ans, pendant une période de conflits entre les Romains et les « barbares » venus d'Europe de l'est. Pendant le règne de l'empereur Trajan (98-117 apr. J.-C.), Rome a combattu dans la province distante de Dacie, une région située au nord de la Macédoine et de la Grèce, afin de mettre un terme aux révoltes en cours dans la province danubienne romaine de Mésie, ainsi que pour acquérir de nouvelles ressources pour l'empire. Après une importante victoire militaire romaine contre la terrible armée Dace, un soldat est monté sur une colline de terre afin d'avoir une meilleure vue d'ensemble sur le village de leurs ennemis défaits. Alors qu'il regardait à ses pieds, il remarqua un morceau de poterie ainsi que d'étranges statuettes qui étaient remontées à la surface à cause de la marche des soldats. Il ignorait bien sûr que ces objets étaient des reliques laissées derrières par une civilisation qui avait prospéré bien avant les Dace, avant même les Romains. Le soldat était

inconscient du fait que, bien des années auparavant, cette terre avait été la demeure de certaines des plus grosses villes du monde.

Nommée d'après la région dans laquelle ces artefacts ont été retrouvés, la culture Cucuteni-Trypillia était une civilisation agricole avancée d'Europe de l'Est qui a prospéré pendant presque deux millénaires, il y approximativement 7000 ans de cela. Cette civilisation néolithique construisait les plus grosses villes du monde de son ère, certaines connues pour avoir abritées plus de 15 000 personnes en même temps, à une époque où peu de cultures allaient plus loin que la formation de petites tribus de chasseurs-cueilleurs.

Pendant chacune de ses trois périodes majeures de développement, cette civilisation a grandi en stature et en sophistication, pour ultimement créer des formes uniques de poteries, d'outils, de tissus et de techniques agricoles qui précèdent même l'ancienne Sumer. Depuis les montagnes des Carpates au nord-est de la Roumanie, cette culture s'est étendue dans les vallées et les steppes de la Moldavie et de l'Ukraine. À son âge d'or, la culture Cucuteni-Trypillia consistait en plus de 3000 sites individuels qui s'étendaient dans toute la région.

Il y a de cela aussi longtemps que 4800 av. J.-C, les Cucuteni-Tryptilliens développèrent des outils tels que des pilons en os ou en bois de cerf, des roues à moudre en pierre, de la poterie et des techniques de tissage. Ils faisaient pousser de l'orge et du blé, aussi bien que d'autres grains et légumineuses comme des pois et des fèves; ils maintenaient des arbres fruitiers de cerises et d'abricots, et on pense qu'ils gardaient des abeilles pour la pollinisation et le miel. C'est même peut-être eux qui ont été les premiers à produire du vin, ce qui pourrait être leur plus grande contribution à l'humanité; même si les preuves de production vinicole sont présentement examinées et n'ont pas été confirmées probantes. Ils pratiquaient à la fois la chasse et l'élevage des animaux : vaches, moutons, chèvres et cochons.

C’était une culture d’abondance. Au niveau de la subsistance, c’était des agriculteurs qui vivaient pendant la période climatique la plus chaude que l’Europe ait connu depuis la période glaciaire, et ils avaient accès à une grande quantité de nourriture et de ressources naturelles. Cette facilité à accéder aux ressources mena au développement d’une société presque dépourvue de stratifications sociales, puisque les ressources essentielles n’avaient pas besoin d’être prélevées dans d’autres régions plus prospères. Les cultures agricoles poussaient sur des terres fertiles partagés par tous, et les biens produits étaient échangés à l’amiable selon les besoins individuels. Les familles se partageaient les tâches et profitaient d’un niveau de vie qui n’est généralement pas associé au niveau de subsistance présence dans les sociétés du néolithique. L’absence de larges réserves d’armes semble indiquer que cette société était pacifique, ou du moins capable par le commerce d’intimider les ennemis potentiels jusqu’à la soumission ou à la pacification.

Malgré toute cette stabilité sociale, cette civilisation eut à affronter des formes spécifiques de perturbations. Même les plus grandes cités Cucuteni-Trypilliennes n’étaient pas immunisées aux phénomènes de destructions rituelles, une caractéristique clé de leur culture. Tous les villages étaient délibérément et systématiquement détruits, et ce approximativement à tous les 70 ans. Toutes les structures, tous les bâtiments, étaient réduits en cendres. Les villages étaient ensuite reconstruits, souvent exactement au même endroit. Les chercheurs ne s’entendent pas sur les raisons derrière cette activité. Elle est peut-être liée aux croyances religieuses Cucuteni-Trypilliennes, qui étaient très probablement centrées autour de la fertilité et du cycle de naissance, mort et renouvellement. La destruction de la propriété était peut-être une façon d’apaiser certaines divinités et de suivre le rythme environnemental de changements et de renaissance. Les théories telles que celle-ci abondent; mais à ce jour, les archéologues ont encore de la difficulté à expliquer la raison derrière ces pratiques.

Un autre mystère entourant la culture Cucuteni-Trypillia concerne l'absence presque complète de restes de rites funéraires ou de sépultures (à l'exception des villages de la période ukrainienne tardive). Enterrer les morts est l'une des caractéristiques parmi les plus anciennes des civilisations humaines, et l'absence de celle-ci est plutôt étrange, même pour une civilisation de l'époque néolithique. Pourtant, des ossements ne sont que très rarement retrouvés sur les sites Cucuteni-Trypilliens, et lorsqu'on en retrouve, ce sont généralement des crânes de femmes. Les corps sont absents, comme le sont les restes d'hommes. Cette pratique déroutante de décapitation pourrait aussi donner des indices relatifs à la nature des croyances religieuses de ce peuple, même si la nature de ces croyances peut seulement être expliquée par la pensée morbide de ce qu'une cérémonie utilisant des corps décapités pourrait bien ressembler à.

Parmi les artéfacts trouvés en plus grand nombres sur les sites Cucuteni-Tryptilliens, on retrouve des caches de statuettes, contenant totems et fétiches, toutes des représentations féminines. La présence de larges structures, placées au centre de la majorité des villages Cucuteni-Trypilliens et qui abritaient des figurines féminines sous le plancher, a été la cause de théories selon lesquelles cette culture était une société matriarcale. On pense que ces structures centrales étaient des lieux de culte et d'activités rituelles. Il est possible qu'elles aient été utilisées pour des pratiques de culte de la fertilité, car la cosmologie de plusieurs sociétés anciennes mélangeait les idées de sexe et de reproduction avec celles des phénomènes environnementaux tels la température, les changements climatiques et les désastres naturels. Si une sécheresse causait la famine, alors une énorme orgie aurait pu convaincre les dieux de faire tomber la pluie.

Peu importe la nature de leurs idées sur le rôle des hommes et des femmes dans la société, les femmes étaient honorées dans la culture Cucuteni-Trypillia, et les déesses de la fertilité étaient vénérées par toute une variété de rituels. Cela explique peut-être cette pratique de détruire puis

reconstruire un village en entier : il s'agissait peut être d'une sorte d'offrande à ces déesses par un symbole de renouveau, mais la façon de choisir le moment pour cet évènement et la façon utilisée pour détruire ces bâtiments demeure obscure.

L'une des explications possibles sur la manière dont leur société a pu se développer à ce point a un lien avec un condiment, de nos jours pris pour acquis, mais qui avait une grande importance dans le monde ancien : le sel. La culture Cucuteni-Trypillia était basée sur le sel, et ces derniers héritèrent d'un peuple encore plus ancien de la plus vieille production de sel d'Europe. Les Cucuteni-Trypilliens ont conçu une méthode astucieuse pour extraire le sel : faire bouillir de l'eau naturellement salée dans une urne de céramique, puis faire évaporer l'eau et faire sécher ce qu'il restait dans le récipient jusqu'à ce qu'il ne reste que le sel cristallisé. Ce minéraux était extrêmement important pour la préservation de la nourriture, à une époque où la réfrigération n'existait pas, ce qui a fait du sel un item de grande valeur pour le commerce, vue sa rareté malgré son utilité universelle, que ce soit pour la conservation de la nourriture ou lors de cérémonies religieuses ainsi que d'autres sphères culturelles d'importance.

La culture de Cucuteni-Trypillia était aussi en avance sur son temps dans la pratique de la poterie, qui atteignit un niveau de sophistication sans précédent. Certains indices démontrent que les potiers cucuteni-trypilliens auraient inventé un tour de potier primitif, avec près de mille ans d'avance sur de tels développent dans d'autres parties d'Europe. Leurs pièces de céramique étaient cuites dans des fours à température contrôlée composés de deux chambres séparées par une grille. Les designs étaient uniques, décorés avec des figures créatives, des dentelures, des tourbillons, ou encore des formes entrelacées. Ils utilisaient une grande variété de couleurs, indiquant une bonne connaissance des minéraux ainsi que des teintures et colorants à base de plantes. Les maisons cucuteni-trypilliennes, qui pouvaient avoir deux étages selon la taille des familles, étaient faites de

bûches recouvertes d'argile et les murs étaient décorés des mêmes dessins tourbillonnants que ceux qui illustraient les poteries.

Cette civilisation peut aussi être considérée la capitale néolithique de la mode, quelque chose comme un Milan ou un Paris de l'âge de pierre. Quoiqu'on n'ait pas retrouvé de morceaux de tissus intacts, probablement à cause de leur fragilité et des caractéristiques environnementales de la région, des restes de métiers à tisser et de matériaux pour faire du tricot ainsi que des impressions trouvées dans des objets de céramique, ce qui indique une industrie significative de production textile. À une époque dans l'histoire où la pensée de vêtement se limitait à des peaux d'animaux, les citoyens de cette société portaient probablement des vêtements ornés et décorés.

Ils avaient aussi à leur disposition plusieurs moyens rudimentaires pour construire des bâtiments, structures et des ateliers. Ils fabriquaient des outils et des armes en os, pierres et corne. Ils utilisaient des faucilles bien aiguisées pour faire les récoltes des chams, et utilisaient probablement des flèches et lances à pointe d'obsidienne pour la chasse, si l'on en juge par l'absence d'armureries et de caches d'armes.

Malgré les avancées technologiques qu'ils avaient sur leurs voisins, ils ne vivaient pas dans une société fermée. Des artéfacts d'origines extérieures ont été trouvés sur les sites de villages Cucuteni-Trypilliens de la période tardive, ce qui indique qu'un système de commerce avait débuté. On pense que certaines petites pièces de pierre et de céramique trouvés sur ces sites ont pu être utilisées comme pièces d'échange pour représenter certaines biens, comme de la farine, du grain ou d'autres matériaux de base. Les Cucuteni-Trypilliens auraient fait du commerce en utilisant ces pièces plutôt que de transporter la totalité de leur cargaison aux centres de commerce répandues dans leurs réseaux de villages. Ils dépendaient malgré tout d'autres cultures pour certaines choses, en premier lieux le cuivre,

pour lequel ils ont utilisés leurs propres sources jusqu'à cette période tardive.

Après 1800 ans d'une existence relativement pacifique, la culture Cucuteni-Trypillia a commencé à disparaître. Ce déclin a été tout sauf abrupt, s'étendant sur des centaines d'années et est probablement survenue de villages en villages. De petits groupes ont persistés dans les premiers temps de l'âge de bronze, mais vers 2750 av. J.C., cette culture avait complètement disparu. Les chercheurs débattent encore sur ce qui a pu causer ce déclin. Des interactions plus guerrières avec d'autres cultures pourraient avoir été un facteur clé. La culture Yamna, aussi appelée culture pontique des tombes à fosses, qui a remplacé la culture Cucuteni-Trypillan, était une société guerrière typique du début de l'âge de bronze. Ils ont apporté un système administratif et une hiérarchie avec des statuts sociaux complètement différents. La société matriarcale adorant les déesses de la fertilité qu'étaient les Cucuteni-Trypilliens ont probablement été facilement vaincus par une société adepte de conflits militaires.

Il a pourtant bien d'indices dénotant une défaite violente, ce qui amène certains chercheurs à croire que des échanges culturels plutôt que militaires ont pu avoir lieux. Alors que les gens du peuple Yamna ont fait du commerce et échangé avec les Cucuteni-Trypilliens, leurs idéologies agressives et forte structure sociale pourraient simplement les avoir gagné avec le temps. Une théorie populaire veut que les Cucuteni-trypilliens aient été mal équipés pour gérer les échanges globaux ayant eu lieux à la fin de l'âge de bronze, une période pendant laquelle la croissance des larges empires nécessitait de meilleurs dispositifs de sécurité pour les sociétés. Les Yamna représentaient l'invasion de plusieurs nouvelles cultures, plus agressives, qui auraient éliminés l'ancienne façon de vivre de l'Europe de d'avant l'âge de bronze.

Comme dans le cas de plusieurs autres cultures anciennes, les changements environnementaux ne peuvent être ignorés comme facteur

significatifs au déclin de certaines sociétés. Une période parmi les plus froides et les plus sèches de l'histoire de la Terre a commencé en Europe vers 3200 av. B.C. Les incidences de sécheresse ont augmenté en même temps qu'une série de longs étés secs. Les Cucuteni-Trypilliens étant principalement une société d'agriculteurs, ils auraient été plus vulnérables à ces conditions climatiques que les Yamnas, qui s'approvisionnaient presque exclusivement grâce à l'élevage et à la chasse. La société avancée n'était pas aussi flexible que leurs frères nomades; ils ne pouvaient pas simplement empaqueter leurs biens et déménager lorsque la terre ne produisait plus assez. La période précise de ces altérations climatiques est encore matière à débat, et certaines sources indiquent que celle-ci ne coïncide pas avec la période de déclin de la culture Cucuteni-Trypillienne.

La perte de la société Cucuteni-Trypillia représente pour plusieurs la perte de l'innocence, une disgrâce associé par allégorie au Jardin d'Éden. Les caractéristiques de cette culture étaient uniques parmi les cultures néolithiques, et avec elle ont disparu des pratiques religieuses, des connaissances et une façon de voir le monde qui n'a jamais été revue depuis.

Il est intéressant de que des féministes, telles que Gloria Steinem et Riane Eisler dans les années 70, se soient fortement approprié la culture Cucuteni-Trypillia. Plusieurs croyaient que c'était là la preuve d'une société humaine des premiers âges dirigées par les femmes et exempt de guerres, divisions, conflits, avarices et compétition. Cela aurait été un âge d'or avant les débuts de la patriarchie, un âge où tout le monde vénérait la Grande Déesse, une idée répétée dans des livres aussi récents que le Da Vinci Code de Dan Brown. Cette croyance d'une société matriarcale préhistorique a toutefois été récemment réfutée. Le professeur de philosophie Cynthia Eller, dans son livre The Myth of Matriarcal Prehistory, émet l'argument qu'une telle théorie est un « mensonge ennoblissant ». Dans une société comme celle de la culture Cucuteni-Trypillia, le statut sacré de la déesse ne se

traduisait pas automatiquement en une augmentation du statut social des femmes. C'était plutôt une anthropomorphisation culturelle des éléments naturels de la féminité, de la même manière dont les Grecques ont représenté le concept de l'amour par la déesse Aphrodite. Ces idées de sociétés préhistoriques matriarcales, selon Eller, sont des projections d'idées modernes sur le passé plutôt que des théories historiques basées sur des faits.

Si quelque chose basé sur des faits doit survivre en tant qu'héritage de cette société, ce serait la volonté de cette culture à détruire quelque chose pour en créer une autre. Il ne devait pas être facile pour les membres d'un peuple ancien de brûler leurs maisons à chaque générations, alors que la pluie et le froid était synonyme de maladie et de mort. Cette action leur donnait pourtant un esprit créatif qui fait peut-être écho à notre économie de libre marché du XXI^{ème} siècle, dans laquelle des compagnies sont créées, s'épanouissent, tombent et sont désassemblées, parfois dans l'espace de quelques années seulement. C'est cet esprit dynamique et flexible qui permet de remettre en question les vieilles conjectures, de faire mûrir de nouvelles idées, et de remplacer les vieux téléphones Motorola par des IPhone 6.

Pour sa contribution aux civilisations futures de ce bel exemple de d'esprit inventif, tous les iconoclastes et architectes d'idée nouvelles devrait lever leurs verres à la culture Cucuteni-Trypillia, même si cette ancienne société a ultimement été susceptible à son propre patron de destruction créative.

Le rêve d’un ingénieur civil, perdu à travers les âges

En 1856, le général Alexander Cunningham, ingénieur de l’armée et archéologue pour l’East Indian Railway Company, ordonna à ses ingénieurs de construire un chemin de fer à travers le Pendjab afin de connecter Karachi à Lahore. Ils ont eu la chance de trouver de vieilles briques dans la région, et ils les ont réduites en gravats pour les utiliser comme ballast ferroviaire. Parmi les débris, le général Cunningham découvrit un sceau qui semblait être inscrit dans une ancienne écriture Brahmi.

Des recherches démontrèrent toutefois qu’il ne s’agissait pas du tout de Brahmi; il s’agissait plutôt d’un type d’écriture jamais vu auparavant. Cunningham fut intrigué et l’envoya à des spécialistes afin d’en faire une inspection approfondie. Ils déterminèrent bientôt que ces vieilles briques provenaient d’une cité oubliée par le temps, construite par une civilisation qui aurait existée longtemps avant que l’Angleterre ne soit même qu’un concept.

La civilisation de la vallée de l’Indus occupe une place unique dans le panthéon des cultures oubliées. Les plus grandes et plus complexes des civilisations anciennes nous sont principalement connues par le biais des traces et registres écrits qu’elles ont laissées derrière malgré les ravages du temps, de la maladie et des invasions. Et pourtant, il y a d’autres sociétés moins connues mais aussi impressionnantes, dont les caractéristiques attendent toujours d’être pleinement découvertes ou comprises. Le chef de file parmi celles-ci est la vaste civilisation de la vallée de l’Indus (abrégé ici par le sigle CVI), dont les villes étaient technologiquement en avance malgré le fait qu’elles aient été bâties pendant l’âge de Bronze, s’étendaient sur un territoire qui allait du nord de l’Inde et du Pakistan jusqu’à l’Iran,

installées autour du système de rivières qui nourrissait la fertile vallée de l'Indus.

La CVI s'est épanouie pendant près de 2000 ans, entre 3300 et 1300 av. J.-C., et existait pacifiquement avec les autres cultures présentent à la même époque. Ils s'adonnaient au commerce; produisaient des merveilles artistiques, architecturales et d'ingénierie; et supportaient une population de plus de 5 millions d'habitants, dix pour cent du monde ancien. D'un point de vue géographique, il s'agissait aussi de la plus large civilisation de l'ancien monde, aussi étendue que la Mésopotamie et l'Égypte combinés, et s'étirait sur des milliers de kilomètres, depuis les zones côtières au sud jusqu'aux déserts et montagnes de l'ouest et du nord.

Malgré sa taille immense et les nombreux artéfacts trouvés, plusieurs mystères entourent encore aujourd'hui la CVI, que ce soit la nature de son système de gouvernement ou de ses pratiques religieuses des habitants de cette civilisation; on ignore même jusqu'au nom par lequel ils se nommaient eux-mêmes. C'est par commodité que les archéologues se réfèrent à eux sous le nom de « civilisation de la vallée de l'Indus » ou encore par le nom de « civilisation harappéenne » (nommée d'après Harappa, la première ville à être excavée dans les années 20, à un endroit se situant aujourd'hui dans l'actuel Pakistan), parce que personne n'a encore été capable de déchiffrer leur système d'écriture ou de découvrir leur propre appellation. D'autres questions concernent la raison pour laquelle les cités anciennes d'Harappa, Mohenjo-Daro, et des douzaines d'autres ont été abandonnées, ou encore les origines possibles des traditions de la CVI en art, en construction d'infrastructures et en commerce. La plus grande énigme concerne toutefois le très haut niveau de développement qu'ils ont atteint dans plusieurs secteurs. Leur société possédait un niveau de technologie en avance de plusieurs siècles, et possiblement millénaires, sur tous leurs voisins. Comment expliquer ces disparité, et, plus important encore, qu'est-ce qui a pu causer la disparition de cette civilisation?

Même si leur fin est mystérieuse, leurs débuts sont plus faciles à déterminer grâce aux traces archéologiques considérables qu'ils ont laissées derrière. Harappa est parmi les plus anciennes villes du monde, et a probablement débuté sous la forme d'un petit village autour du troisième millénaire av. J.-C. Favorisé par leur localisation au croisement d'autres anciennes civilisations, Harappa et un réseau de petits villages ont commencé à prospérer autour des rivières de la vallée de l'Indus. Cette ville ainsi que d'autres centres majeurs tel que Mohenjo-Daro se sont développés en de grandes régions urbaines autour de 2600 av. J.-C.

Harappa était une oasis de planification urbaine, de routes bien droites et de salubrité publique dans le désert de chaumières insalubres, de maladies généralisées, de famines et de l'architecture primitive qui définissait le monde néolithique et celui de l'âge de bronze. Elle représentait la configuration urbaine classique des villes de la CVI : propres, des communautés bien planifiées qui présentaient des commodités avancées tel qu'un système de canalisation intérieur, des bâtiments de plusieurs étages et des puits privés. Ces ouvrages d'ingénierie civile ne deviendraient pas la norme de n'importe quel grand centre urbain avant le XIX^{ème} siècle. De grandes rues bien dégagées rendaient la circulation et la gestion urbaine plus facile.

Alors que les occidentaux considèrent généralement que l'Inde moderne est confronté à des problème de trains décrépis, de surpopulation de vermine et à des niveaux de pollution qui convaincraient même une méduse à signer une pétition de Greenpeace, la civilisation de la vallée de l'Indus était le chef de file du monde ancien en matière de santé publique. C'était à une époque où la majorité des Européens et des tribus nord-américaines venaient à peine de comprendre comment faire l'élevage des bêtes ou avoir des récoltes satisfaisantes. L'uniformité urbaine des villes de la CVI indique non seulement une grande connaissance de la planification urbaine, mais c'est aussi le signe d'une population dont les membres

profitaient tous d’une stabilité économique similaire. On n’a pas retrouvé de traces démontrant des différences majeures de statuts sociaux parmi les groupes de la population, et encore moins de trace indiquant l’existence d’une classe royale ou dirigeante. Il semblerait que les habitants de l’Indus profitaient d’une société largement basée sur une méritocratie, ou que les dirigeants n’avaient pas jugée bon de vivre dans un palais différent des demeures de citoyens ordinaires.

On a tenté d’expliquer ce fait par des théories sur leur système de gouvernance. Les gens de la vallée de l’Indus pourraient avoir devancé les Grecs par leur égalitarisme apparent. Rien n’est encore sûr, mais le fait qu’aucune classe dirigeante n’ait été découverte pourrait indiquer que les peuples de l’Indus n’avaient en réalité aucun dirigeant. Même s’il est très peu probable qu’une civilisation avec des millions de sujets ait pu se gouverner d’elle-même dans une anarchie utopiste – après tout, si des querelles idiotes se déclenchent sans arrêt sur des forums Internet sans administrateur comme Facebook, et qu’en plus elles se déclenchent entres des adultes qui se comportent comme des enfants de cinquième qui se battent pour un paquet de chips, imaginez les effets d’un tel phénomène à l’échelle d’une civilisation... C’est pourquoi la majorité des chercheurs assument que chaque ville devait avoir un gouverneur et que l’État se gérait de façon décentralisé.

Les habitants de la vallée de l’Indus vivaient une vie généralement exempte de maladies et d’épidémies grâce à la nature hautement sanitaire de leurs installations. La majorité des maisons étaient équipées avec un système de drainage avancé qui menait à des égouts centraux. Chaque maison avait des toilettes qui possédaient un moyen de rincer les déchets vers un drain central, un peu comme une cuvette à chasse d’eau moderne. Les villes comportaient des centaines de puits publiques où de l’eau fraîche pouvait être obtenue et plusieurs maisons possédaient aussi leur propre puit privé. Les ingénieurs de la CVI ont construit de larges réservoirs ainsi que

des bains centraux, d'autres façons d'améliorer la propreté des villes. Le bain le mieux préservé est possiblement le Grand Bain de la ville de Mohenjo-Daro, qui mesure 11,8 par 7,01 mètres. Certains chercheurs ont émis la théorie que ce Grand Bain aurait pu être utilisé lors de rituels, mais on ignore toujours quelles étaient ses véritables fonctions.

Un niveau technologique aussi élevé à une période aussi précoce de l'histoire déroute les chercheurs modernes. Pendant une période de 1000 ans, les peuples de l'Indus ont développé des routes de commerces, ils ont construit des quais sophistiqués le long du delta des rivières menant à l'océan Indien pour transporter des biens aussi loin qu'en Mésopotamie et ils ont cultivé les vallées fertiles où étaient situées leurs demeures. Ils cultivaient l'orge, élevaient des animaux, entre autre le buffle des rivières, et étaient capable de fondre le cuivre, le bronze, l'étain et le plomb. Non seulement utilisaient-ils ces métaux afin de créer des outils et des structures architecturales sophistiquées, mais ils créaient aussi des pièces d'artisanat et des œuvres d'art qui se démarque encore aujourd'hui par leur ingénuité et leur créativité.

Même si la majorité de nos connaissances sur la CVI proviennent des villes d'Harappa et de Mohenjo-Daro, les origines de cette civilisation pourraient résider dans l'ancienne ville de Merhgarh, découverte bien plus tard par les archéologues dans la région de la vallée de l'Indus du Pakistan. Merhgarh fut occupé pendant plusieurs périodes majeures, du néolithique jusqu'à l'apogée de la CVI autour de 2500 à 2000 av. J.-C. Les preuves archéologiques trouvées à Merhgarh pointent vers le développement de la métallurgie, de l'art, de l'agriculture et même la dentisterie, quoique malheureusement pour les habitants de la CVI souffrant de caries dentaires, il n'y avait aucun signe d'une ancienne forme de Novocaine.

Outre l'architecture, on a aussi trouvé que les innovations techniques, l'art, la musique et l'éducation étaient présents dans toute la société. Des avancées mathématiques ont contribué à standardiser le système de poids et

de mesures, anticipant le système de mesures mondialement standardisé (à part les États-Unis qui utilisent encore les miles et les livres). Certains ont émis la théorie que les mathématiques indiennes, dont plusieurs principes règnent encore dans notre monde moderne, auraient des origines dans les mathématiques pratique de la CVI.

Leur habileté de construire des projets à une telle échelle provient d'un outil aussi modeste qu'important : la règle. Les bâtiments étaient construits de briques fabriquées en utilisant une mesure uniformisée par un système de règle à dix points, ce qui avait pour résultat d'atteindre un design uniforme permettant des centres urbains avec une circulation fluide dans ses grandes rues et artères.

Les habitants de l'Indus sculptaient des œuvres d'art délicates dans le lapis-lazuli, l'ivoire et la terre cuite et ils fabriquaient même des produits d'hygiène personnelle comme des peignes ou des trousses de maquillage. La qualité et le détail de ces sculptures leur ont valu des comparaisons avec des œuvres issues de la Grèce classique et ces œuvres d'art indiquent un système de pensées abstraites bien développé ainsi qu'une très grande créativité.

La religion de ces sociétés était aussi éclectique que ses autres caractéristiques. Il y a peu d'indices démontrant l'existence d'une classe de prêtres, quoique certaines indications pointent vers le fait que les peuples de la CVI auraient pratiqué un prototype d'hindouisme composé d'un vague panthéon de dieux qui auraient supervisé des activités humaines spécifiques et auraient eu des formes animales ou anthropomorphiques. Leurs sceaux, qui sont aussi à la base de leur système d'écriture, représentait des animaux et des personnages cornus assis dans la position du lotus. On a aussi retrouvé des statuettes qui auraient pu représenter une déesse de la fertilité ou d'autres divinités hindoues primitives. Les villes de la CVI ne comportaient pourtant pas de temples ou lieux rituel, du moins aucun endroit qui aurait pu être reconnu comme tel.

Il ne faudrait toutefois pas déifier cette civilisation, et il est important de noter que cette société n'était pas avancée dans toutes ses sphères de développement. Malgré toutes leurs innovations, le peuple de la CVI n'a jamais développé un système d'irrigation pour alimenter les champs, limitant ainsi leur productivité agricole annuelle. Ce fait pourrait ne pas être une critique valide, puisqu'ils n'ont peut-être pas pensé qu'il serait nécessaire d'avoir un tel système. De fortes moissons réapprovisionnaient régulièrement les sols d'un limon riche, et les rivières environnantes coulaient avec une telle régularité que les villes de la CVI étaient souvent entourées de hauts murs afin de les protéger des inondations. Ces larges surplus de produits agricoles provenant de ces moissons régulières étaient la pierre angulaire de leur réseau de commerce.

La civilisation de la vallée de l'Indus a pourtant souffert le même destin que les autre civilisations anciennes, et ce malgré toutes ses avancées technologiques.

Une baisse presque instantanée du nombre de trouvailles archéologiques liées à cette civilisation a été constatée après quelques décennies d'histoire, ce qui a poussé plusieurs archéologues à penser que sa disparition aurait été soudaine et abrupte. Après 1800 av. J.-C., la CVI a sombré dans un déclin significatif et irréversible. Des villes entières ont été abandonnées dans l'espace d'un siècle. Les réseaux de commerce ont été dissous. Les centres de production ont soit été repris par d'autres civilisations, soit complètement désertés.

Une théorie populaire parmi les archéologues lors des dernières décennies considérait que le peuple nomade aryen, venue du sud de l'Asie, les aurait envahis, mais qu'ils n'auraient pas été capables de maintenir le même niveau de sophistication urbaine et sociale. Cette hypothèse a été rejetée car aucune preuve de conflit violent n'a été découverte. D'autres ont mis la faute sur l'invasion d'une culture nomade moins développée qui aurait mené la disparition de la civilisation. C'est une théorie plausible,

avec plusieurs précédant dans l'histoire de l'humanité. La chute de l'Empire Romain d'occident au quatrième et cinquième siècle a été exacerbée par un tel influx de peuples nomades comme les Goths et les Huns, traversant leurs frontières en masse et saccageant leurs villes. Les indices archéologiques pointant vers une telle migration sont néanmoins bien maigre, et une grande majorité de chercheurs ont abandonné cette théorie.

Les activités tectoniques de la région suggèrent que le cours de certaines rivières majeure pourrait avoir été détourné, menant à de grandes sécheresses et famines à cause du manque d'infrastructure d'irrigation. Cette théorie est encore sous examen, et les scientifiques n'ont pas été en mesure de faire concorder la ligne de temps des villes, dont les origines ne sont pas encore datées, aux preuves de bouleversements géologiques.

La sécheresse semble cependant avoir contribué d'une certaine façon au déclin de cette civilisation. La vallée de l'Indus était alimentée par un nombre de rivières saisonnières comme la Ghaggar-Hakra. Pendant la saison des moussons, ces rivières nourrissaient la terre, et disparaissaient ensuite pendant la saison sèche. Mais vers 2500-1900 av. J.-C., plusieurs de ces rivières saisonnières se sont asséchées de façon permanente. La théorie tectonique soutient que certaines rivières auraient changé de course à cause de changements sur les terres et auraient rejoint d'autres rivières comme affluent à l'est et à l'ouest, laissant les villes autres construite sur leurs rives à leur propre sort. Aujourd'hui, plusieurs sites d'anciennes cités de la CVI reposent près de lits de rivières asséchés, ce qui augmente la plausibilité de cette théorie.

Mais que fait-on alors des avant-postes présents sur la côte et des villes qui furent bâtis le long de rivières qui coulent encore aujourd'hui? Elles n'ont pas reçu le même arrêt de mort géographique que leurs cités sœurs; qu'elle est donc la cause de leur disparition? Après tout, la ville même d'Harappa fait face à la rivière Indus, la plus longue rivière du Pakistan, qui est encore nourrie par les eaux du Plateau tibétain. Une réponse possible est

peut-être que lorsque tant de ville furent dévastées par la sécheresse, le consensus parmi les peuplements restant de la CVI fut possiblement de déménager vers des terres plus fertiles afin d'éviter le même sort.

Les changements climatiques semblent avoir eu un impact, comme le démontrent des études géologiques récentes qui ont déterminées que la moisson saisonnière aurait graduellement voyagée vers l'est, de la vallée de l'Indus vers le centre de l'Inde. Puisque le peuple de la CVI utilisait la moisson plutôt qu'un système d'irrigation pour leurs champs, la disparition de cette moisson aurait été un défi insurmontable. Ces changements dans les conditions climatiques, combinés avec une possible perturbation tectonique et la disparition de deux rivières majeures pourrait avoir sonné le glas de la civilisation de la vallée de l'Indus.

Il existe une autre théorie: et si la population n'avait pas été anéantie ou éradiquée, mais avait simplement décidé de se relocaliser? L'une des théories expliquant le déclin de la CVI est le modèle de Détroit : un centre urbain autrefois prospère est abandonné avec les années pour des raisons économiques, et cette spirale infernale s'accélère alors que la sécurité diminue et que les éléments criminels arrivent en ville. Peu importe la raison de ce déclin, la population semble avoir migré vers l'est, que ce soit pour suivre la mousson, trouver des terres plus fertiles ou pour échapper à des hordes d'envahisseurs. De petites villes démontrant des influences provenant de la CVI se sont établies dans le bassin de la vallée du Gange, ce qui pourrait indiquer que le peuple de l'Indus aurait suivi le mouvement graduel de la mousson. Ces villages plus petites étaient beaucoup plus dépendant des pluies locales et n'auraient pas été capables de produire les énormes surplus agricoles dont jouissaient les habitants d'Harappa. Le commerce s'est probablement éteint, et avec lui la majorité des signes de la civilisation de la vallée de l'Indus.

Ce déclin a-t-il été aussi abrupt que ce que proposent les théories émises par les chercheurs? Probablement pas. Pour avoir des détails

supplémentaires, on peut se référer aux acomptes d'Alexandre le Grand et regarder s'il aurait trouvé des vestiges de la CVI lors de ses expéditions militaires à travers l'Asie. Lorsque le conquérant macédonien atteignit la région correspond au Pakistan moderne vers 325 av. J.-C., l'ancienne cité de Pirak fut parmi ses conquêtes. Cette ville était un site de peuplement continuel de la CVI jusqu'à approximativement 800 av. J.-C. and de façon intermittente après cela, bénéficiant des même innovations en agriculture et en ingénierie que celles prévalent à l'apogée de la civilisation Harappa 500 ans plus tôt. Des villes comme Pirak pourraient avoir continué d'exercer une influence et avoir donné naissance à l'héritage durable de l'Inde. De cette façon, la civilisation de la vallée de l'Indus pourrait n'avoir jamais véritablement disparue, mais aurait simplement été absorbée dans ses états filles.

Il y a toutefois un rebondissement intéressant dans l'histoire des civilisations perdues et de la CVI : les habitants de la vallée de l'Indus pourraient avoir eux-mêmes contemplé la disparition d'une autre civilisation sur un territoire voisin. Des chercheurs ont découvert en 2002 des débris submergés sur un site du golfe indien de Cambay qui pourraient être aussi vieux que 9000 ans, soit près de cinq millénaires plus vieux que la civilisation Harappéenne et des dizaines de siècles plus anciens que ce que nous croyions être les plus anciens peuplements de l'histoire de l'humanité. Ces trouvailles ont déjà eu des répercussions massives sur notre point de vue traditionnel du monde ancien.

Il est donc approprié que les habitants de la vallée de l'Indus aient laissé derrière une civilisation perdue qui laisse intrigués les chercheurs modernes. Les sociétés des anciennes civilisations indiennes ont peut-être dépensés leur énergies intellectuelles à se demander pourquoi leurs aïeux et ancêtres ont abandonnées des cités entières. Les artéfacts abandonnées de la même façon par la civilisation de la vallée de l'Indus est peut-être une façon de passer la note au suivant.

Habiles artisans selon certains, visiteurs d’un autre monde selon d’autres

L’année est 1990 et les touristes se pressent pour visiter Gizeh. Ils bravent le soleil brûlant et les risques de coups de soleil afin d’entrevoir la majesté intemporelle des monuments qui occupent la rive ouest du Nil. L’un de ces touristes a pris une route désertique à cheval, pour trébucher sur un vieux muret en ruine ignoré depuis longtemps par les habitants des environs. Il informe les autorités, mais ces dernières ne font pas grand cas de sa découverte. Il appelle donc des archéologues qui travaillent dans un institut de recherche des environs. Les fouilles commencent bientôt, et les chercheurs retirent l’équivalent d’un millénaire de sable et de poussière. Leurs outils frappent quelque chose de solide. Ils retirent les débris amassés autour de l’objet; la couleur de l’or se reflète sur leurs visages.

C’est une tombe, et ce n’est pas la seule. Alors que l’excavation continue, un vaste cimetière prend forme autour de cette tombe solitaire, s’étalant sur tout le long de la base des pyramides. Ces tombes, qui incluent des contenants de pain et de bière pour accompagner leurs occupants dans l’autre monde, avait de prime abord l’apparence du lieu de dernier repos d’officiers royaux. Des inspections approfondies ont démontrées que celles-ci contenaient des restes humains que personne ne s’attendait à trouver dans des tombes aussi ornées : les simples ouvriers responsables de la construction des pyramides.

La nature énigmatique de ces sépultures, pour ce qui demeure autrement de pauvres agriculteurs, reste l’une des nombreuses raisons pour lesquels ces bâtisseurs sont la source de nombreuses spéculations. Nous ne possédons presque aucune information à leur sujet, sauf le fait qu’ils ont accompli des prouesses d’ingénierie considérées en avance sur les habiletés technologiques du monde ancien. Les pyramides de Gizeh sont restées les plus larges constructions sur terre jusqu’au XIX^{ème} siècle. La Grande

Pyramide a une hauteur de 147 mètres et fut fabriqué avec 2,3 millions blocs de pierre, pesant entre 2,5 et 15 tonnes chacun, qui s'emboîtent pourtant comme les pièces d'un casse-tête. Le système de poulies nécessaire afin de positionner des pierres aussi lourdes de façon aussi précise aurait dû être incroyablement complexe – et ce, si on considère qu'ils avaient accès à des poulies, ce qui n'est pas le cas. Afin de construire une structure aussi massive sans même le bénéfice de technologies primitives, les images qui nous viennent à l'esprit sont celles d'esclaves écrasés sous le poids des énormes pierres ou d'ouvriers travaillant en tandem comme des fourmis travaillant ensemble pour rapporter une feuille jusqu'à la colonie.

D'autres caractéristiques intrigantes des pyramides incluent la façon dont ces matériaux furent transportés de sites éloignées jusqu'au lieu de construction, ainsi que les connaissances scientifiques avancées inhérentes à ces constructions. Les pierres provenaient de carrières situées à des centaines de kilomètres du site et semblent avoir été transportées en une seule fois. De plus, le complexe des pyramides de Gizeh se trouve à l'intersection des plus longues lignes de longitude et latitude de la Terre. Ce savoir géographique de la formé sphérique de la Terre ainsi que ses dimensions exactes sont demeurés inconnue longtemps après le déclin de l'Ancien Empire égyptien. C'est pourquoi plusieurs personnes adeptes de théories de la conspiration ont supposé que les architectes originaux furent des extra-terrestres qui ont visité la Terre et qui auraient décidé de prêter main forte à ces pauvres esclaves laboureurs. D'autres afficionados de ces théories affirment que ces pyramides furent bâties par une civilisation perdue, peut-être les Atlantes, dont la technologie avancée aurait été perdue elle aussi.

Regarder en arrière dans l'histoire pourrait aider à résoudre ce mystère. L'historien grec Hérodote a décrit les pyramides d'Égypte au cinquième siècle av. J.-C., et nota que la construction de ces travaux monumentaux

aurait requis près de 10 000 esclaves travaillant par roulement, peinant sous le regard d'un maître d'esclaves. Hérodote n'a bien entendu pas été témoin de ce phénomène, les pyramides étaient déjà anciennes au moment où il commença à écrire son récit. Les découvertes récentes associées aux sépultures anciennes de laboureurs nous démontrent aussi que l'estimation d'Hérodote était trop élevée d'environ deux tiers, mais aussi que les effectifs étaient composés de marchands et ouvriers compétents et honorés qui étaient payé pour leur travail, et non des esclaves.

L'utilisation d'ouvriers compétant pour la construction des pyramides contredit ce que la culture populaire véhicule à propos du travail dans l'Égypte ancienne. L'image du chef des esclaves avec son fouet en main, criant des ordres à des travailleurs misérables pour qu'ils travaillent plus vites, ou encore les risques mortelles associés à ces chantiers nous viennent à l'esprit, mais de nouvelles preuves démontrent que ces images sont basées sur des conjonctures de la nature brutale des sociétés anciennes plutôt que sur des vérités historiques. Ces preuves démontrent non seulement que l'estimation et l'échelle du nombre d'ouvrier longtemps acceptées comme véridiques étaient incorrectes, mais elles nous apportent aussi un nouvel éclairage sur la société égyptienne dans son ensemble. Des villes entières étaient construites pour abriter les ouvriers saisonniers et des infrastructures flexibles étaient bâties dans les environs pour supporter leurs efforts continus. Vue la longévité de chaque projet et la mobilisation considérable que chacun d'entre eux nécessitaient, on peut dire que la construction des pyramides était une industrie en tant que telle; ce qui signifie que les anciens égyptiens étaient capables d'organiser une énorme force ouvrière, de créer et construire des villes et de gérer des coûts astronomiques.

De la même façon qu'il existait des divisions entre les travailleurs des temples qui se spécialisaient dans les travaux associées aux temples, les indices laissée par des graffitis sur les murs de municipalité aux pieds des pyramides indiquent que des divisions similaires existaient parmi les

ouvriers des pyramides. Pour les travailleurs égyptiens, le travail pouvait être épuisant, mais c'était un bon travail si vous pouviez l'avoir. Les constructeurs de pyramides vivaient dans des villes qui bénéficiaient de l'économie d'échelle grandissante de l'Égypte et appréciaient tous les biens-faits d'une société urbaine.

On leur servait des vivres de premier choix: bœuf, chèvre, bière et pain. C'était des roturiers, mais ils étaient traités comme une classe à part, on leur donnait des congés de taxes et ils étaient enterrés dans des tombes qui demeuraient des monuments dédiés à leurs efforts dans la construction de la sépulture de leur dieux-rois. D'autres preuves indiquent que le plan offert de « chambre avec pension » n'était pas trop mal : de vastes silos à grain, des traces de bétail transporté depuis l'arrière-pays égyptien, des salles pour la transformation du poisson et des boulangeries dédiés à la préparation de pains pour un très grand nombre de personnes ont été découverts sur le plateau de Gizeh à la fin du XX^{ème} siècle.

Toutes ces preuves n'expliquent toujours pas comment ils auraient actuellement construit ces structures massives. L'ampleur des pyramides de Gizeh est encore impressionnante. Ces géantes de pierre écrasent encore de leur ombre la ville du Caire qui empiète sur tout, placées sur la rive ouest du Nil en direction du soleil déclinant, la même direction que l'autre-monde égyptien. Les pyramides provoquent un émerveillement chez celui qui les voit et met en perspective un projet d'aménagement paysager qui prend des semaines à préparer. Leur taille imposante et leur forme intrigante nous poussent à nous poser des questions quant à leur construction. Comment de telles merveilles ont-elles pu être bâties avec des outils de pierre et de cuivre sans l'utilisation de roues, treuils ou poulies?

Des recherches ont démontrées que la construction de ces pyramides, quoique certainement l'une des entreprises parmi les plus monumentales de celles entreprises par l'homme, n'est pas quelque chose qui nécessitait absolument l'aide d'extra-terrestres ou d'un type de technologie perdue.

Les experts modernes estiment que la construction de la Grande Pyramide de Gizeh aurait pu être complétée par environ 30 000 ouvriers en un laps de temps d'approximativement 20 à 30 ans. Quand on considère le temps et la quantité de ressources requises pour compléter le projet et les énormes bâtiments construits par d'autres civilisations, incluant ceux de nos sociétés modernes, il devient clair que la construction des pyramides aurait pu être, et a été, complètement entreprise par des mains humaines. Plusieurs cathédrales du Moyen-Âge ont pris des décennies, voir des siècles avant d'être complétées, et ces projets ont été entrepris sans le labeur d'esclaves.

Les anciens égyptiens étaient des maîtres bâtisseurs et utilisaient de nombreuses carrières pour extraire le type de roches dont ils avaient besoin pour compléter les pyramides. Les pierres étaient taillées dans de gigantesques dalles de la région d'Aswan, puis elles étaient transportées sur une surface lisse jusqu'à des barges. Des scènes démontrant ce procédé existent depuis l'antiquité, en particulier une gravure du XIX^{ème} siècle av. J.-C. qui montre la pente lubrifiée sur laquelle une énorme statue est trainée par quatre groupes, pour total de près de 200 hommes.

Les pyramides étaient autrefois situées le long du cours d'une rivière. Alors que le plateau de Gizeh est aujourd'hui un désert aride, des chercheurs ont trouvé des traces d'anciens cours d'eaux saisonniers menant à des endroits clés de Gizeh qui étaient utilisés pour transporter des pierres par barges. Alors que des archéologues continuaient de fouiller la région, les pièces du puzzle commençaient à se placer pour créer une image plus claire de qui étaient les constructeurs de pyramides et comment ils s'y sont pris.

En 1997, l'égyptologue Mark Lehner tenta de combiner les diverses hypothèses en une théorie unifiée en construisant sa propre pyramide. Ses fonds de recherche n'étaient pas assez élevés pour lui permettre de construire une réplique grandeur nature, et il se décida finalement à construire une pyramide à plus petite échelle avec l'aide de 12 hommes. En

se basant sur son modèle, il fut non seulement capable de calculer la main-d'œuvre requise pour un projet de la taille de la Grande Pyramide, mais gagna aussi un aperçu inestimable de la façon dont le procédé utilisé pour la construction, de l'exploitation des carrières à la main à la manière de les déplacer le long de pentes glissantes et la technique pour les mettre à leur place.

Inutile de préciser qu'il ne quitta pas son emploi d'égyptologue.

Quand le projet fut terminé, Lehner utilisa ses calculs afin de mettre le modèle à l'échelle d'un projet de la taille de la Grande Pyramide. Les calculs de Lehner déterminèrent que 1200 hommes peinant chaque jours auraient pu extraire la quantité de pierres nécessaires, alors que 2000 au travail par jours auraient pu être employés pour transporter les pierres sur place. Il travailla avec des ingénieurs en structure pour déterminer le nombre d'hommes requis pour construire la pyramide sur une période de 20 ans, et ce nombre serait d'environ 5000. Pendant cette période de deux décennies, des équipes d'hommes se seraient supportés et relayés pour un total d'environ 30 000 en tout.

Le travail de Lehner était méticuleux, et il prit en compte de nombreux facteurs clés tels les outils anciens comparés aux modernes, les méthodes de transport et les techniques d'ingénierie. Son projet n'était certainement pas exact, puisque les comparaisons de traces anciennes à des applications pratiques ne peuvent être précises à cent pour cent, mais il servait à déterminer une échelle pour un tel projet dans des paramètres raisonnables.

Ses recherches ont menées de nombreuses personnes à rejeter le concept qu'une telle entreprise aurait été impossible pour les anciens égyptiens. Au contraire, comme pour plusieurs civilisations qui ont suivi, l'ambition semble tester les limites des capacités humaines, que l'on parle du Colisée romain ou de l'église de Sainte-Sophie à Constantinople. De réduire les égyptiens à un peuple « primitif » alors qu'ils étaient capable de maintenir une telle masse d'ouvriers dédiés à un seul projet sur une période

de plusieurs décennies serait de ne pas comprendre l'ingénuité humaine en général. Ainsi, ces bâtisseurs n'étaient pas des membres d'une civilisation avancée perdue, mais étaient plutôt des membres ordinaires d'une société bien plus habile et éduquée que ne voudrais le reconnaître le monde moderne.

Pourquoi les pyramides furent-elles construites? Les bâtisseurs de pyramides de ce monde ont construit leurs monuments pour différentes raisons. Les Égyptiens bâtirent les pyramides les plus hautes du monde en tant que monument pour leurs dieux-rois, les pharaons. Le début du processus de construction coïncidait généralement avec le couronnement d'un pharaon, dont l'une des premières fonctions d'état était d'assembler une équipe pour débuter les travaux. Certains des plus grands ingénieurs de l'histoire, avec des équipes d'ouvriers, d'architectes et d'artisans, tous motivés et dédiés à leur travail, étaient mobilisés. Les grandes pyramides de Gizeh, bâties par trois pharaons consécutifs d'une dynastie débutée par le pharaon Khéops[1], ont peut-être pris leur forme du mythe du dieu solaire Râ – ou Rê – qui s'est créé lui-même depuis une pyramide représentant les rayons du Soleil. Chaque pyramide était orientée spécifiquement vers un point cardinal et positionnée pour faire face à l'ouest et au soleil couchant.

Après sa mort, le pharaon était momifié lors d'une grande cérémonie puis enterré dans la pyramide. Certains experts croient que l'architecture spécifique des pyramides a été conçu afin d'aider à la résurrection des pharaons ou pour les emmener au royaume des dieux. Ils pointent les ingénieux puits insérés dans la structure qui conduisaient la lueur des étoiles jusqu'à la chambre royale. C'est pourquoi ils ont émis l'hypothèse que la structure entière pourrait servir à guider le pharaon vers l'autre monde, guidé par la lumière des étoiles.

Les pyramides étaient cependant beaucoup plus qu'un cimetière incroyablement élaboré. Selon l'égyptologue Peter Der Manulian, ces tombes décorées contenaient des scènes illustrant tous les aspects de la vie

dans l’ancienne Égypte ainsi que des inscriptions détaillées écrites dans un style instructif, ce qui en fait une sorte de musée ou même une université primitive. L’art de ces tombes inclus des représentations d’anciens fermiers travaillant dans leurs champs et s’occupant de bêtes, préparant des poissons ou de la volaille, des costumes, de la charpenterie, des rituels religieux et des pratiques funéraires.

Les inscriptions et textes des murs des pyramides sont les exemples les plus connus de la grammaire et du langage de l’ancienne Égypte. Les écrits sur les murs de la tombe de Gizeh apportent des informations sur presque tous les aspects de la civilisation pharaonique et étaient probablement un important instrument d’instruction pour cette société. Ces monuments démontrent non seulement comment les Égyptiens mourraient, mais aussi comment ils vivaient.

On trouve des pyramides à d’autres endroits que l’Égypte. Elles servaient à de nombreux usages en dans la Méso-Amérique. La majorité des pyramides Mayas, Aztèques et des autres cultures de l’ancienne Amérique étaient construite en étages et comportaient des escaliers qui menaient à un sommet plat. D’autres constructions plus petites pouvaient être placées au sommet des pyramides, et ces endroits pouvaient servir de sépulture pour les rois ou d’endroits pour pratiquer des cérémonies religieuses. Ces pyramides mésoaméricaines n’étaient pas seulement des monuments aux rois, mais aussi des lieux de cultes et des centres d’activités religieuses.

Depuis le moment où le premier étranger a posé les yeux sur la Grande Pyramide de Gizeh, les gens ont été fascinés par le puissant symbolisme caché derrière ces structures. Méticuleusement pensées et intégrant à la fois l’aspect religieux à une architecture ingénieuse et au concept d’éternité, les pyramides du monde entier ont inspirées des tas de gens, des archéologues et scientifiques aux gourous du mouvement « New Age ». Leur allégorie est aussi puissante de nos jours, mis en évidence par leur usage continu comme

structure ornementale, du TransAmerica Building de San Francisco ou encore le Pyramid Arena de Memphis au Tennessee (une ville d'ailleurs nommée d'après une ancienne capitale égyptienne), à la pyramide du Louvre de Paris. Ce sont des testaments au pouvoir de l'ingénuité de ces anciennes cultures.

Mais avant tout, ce sont des témoignages de l'héritage qui peut être laissé derrière par un excellent savoir-faire. Ces bâtisseurs auraient certainement apprécié que les témoins actuels de leur travail ont cru que ces structures étaient tellement loin des capacités humaines, qu'elles nécessitaient l'assistance d'extra-terrestres.

L’ennemi juré de Troie et le précurseur de la civilisation grecque

Les histoires de la mythologie grecque ont alimenté l’imagination des étudiants et des amateurs de littérature pendant des générations, mais il y a de cela un peu plus de cent ans, un homme d’affaires allemand, qui était aussi archéologue à ses heures, y a vue plus que des contes de fée.

Éduqué à travers les histoires épiques de la littérature classique grecque qu’il adorait depuis son enfance, Heinrich Schliemann était convaincu qu’Agamemnon était réellement revenu victorieux de la mythique cité de Troie et qu’il aurait régné sur toutes les citadelles de Grèce, pour être par la suite assassiné dans son bain par sa femme. Peu de personnes partageaient ses croyances – à cette époque, les universitaires considéraient que l’Odyssée et l’Iliade n’étaient rien de plus que de la fiction spéculative. En 1876, Schliemann entreprit toutefois de prouver qu’ils avaient tort en retraçant les diverses étapes de l’armée grecque dans l’Iliade et en effectuant des fouilles sur un site où il pensait trouver le lieu de repos final du roi.

À la suite de fouilles poussées sur l’île de Crête, Schliemann déterra éventuellement une tombe dans la citadelle de l’âge de Bronze de Mycènes. Il y avait dans cette tombe trois corps, étendu parmi de nombreux trésors. L’un d’entre eux portait encore un masque mortuaire en or, une tradition mycénienne, juste comme l’avait décrit Homer. En retirant le masque, Schliemann trouva un crâne remarquablement bien conservé. Émerveillé par sa découverte, il dit : « aujourd’hui je porte les yeux sur le visage d’Agamemnon.

Il est difficile de croire Schliemann sur parole, considérant qu’il a commis au cours de sa vie suffisamment d’actes étranges pour mériter un livre entier : il a détruit la première couche du site de fouille de Troie avec

de la dynamite lors de des travaux d'excavation; il a divorcé de sa première femme afin de marier une écolière grecque, qu'il a sélectionné dans un cabinet matrimonial et lui a imposé comme condition pour le mariage d'être capable de réciter l'Iliade de mémoire, lui a fait changer de nom pour Hélène afin de pouvoir marier sa propre Hélène de Troie; qu'il ait intentionnellement falsifié les dates de ses trouvailles afin de les faire concorder avec la guerre de Troie; qu'il a fait passer en contrebande au milieux de la nuit des antiquités inestimables hors de Turquie sur un navire – et pourtant, toutes les controverses entourant sa vie sont éclipsées par le fait qu'il ait prouvé la réalité historique de littérature homérique.

Alors que les archéologues modernes ont daté le masque funéraire à 1500 av. J.-C., des centaines d'années avant le règne d'Agamemnon tel que l'affirme la tradition, la légende et la réalité semblent se mélanger parfaitement dans l'ancienne citadelle de Mycènes. Homer indique que c'était là le royaume du roi Agamemnon, patrie de Mélénas et d'Hélène, et du puissant pouvoir qui s'est battu contre Troie. On dit que Persée aurait été le premier roi de Mycènes, initiant la longue lignée des dirigeants perséides. Homer fournit de nombreux détails, décrivant les familles royales, les lignées et les exploits militaires.

La véracité de ces récits est sujette à débats : Mycènes était déjà en ruine depuis longtemps à l'époque où il les décrivit, une ère qui vient après ce qu'on appelle aujourd'hui l'Effondrement de l'âge de Bronze qui mena aux « siècles obscurs de la Grèce », une sorte de Moyen-Âge local. C'est la tradition orale qui porta l'histoire de Mycènes jusqu'à Homer, 400 ans plus tard. On peut penser que les récits auraient pu être exagérés par des siècles à être racontés et re-racontés, renforcés et ré-imaginés.

Et pourtant, des archéologues tels Schliemann ont déterré des artéfacts, des tombes et d'opulents palais qui semblent correspondre aux récits héroïques d'Homer. Les détails du palais de Mycènes sont semblables à la

description de la demeure d'Agamemnon faite à l'aveugle par le poète. Y aurait-il eu un véritable Agamemnon? Un véritable Persée?

La culture générale considère que Mycènes aurait été fondée vers 2000 av. J.-C., mais des fragments de poterie qui y ont été trouvé datent d'environ un millier d'années plus tôt, ce qui en ferait un site du début de l'âge de Bronze, parmi les premiers peuplements de la région, et un contemporain de la culture minoenne de Crête. On ignore si les Mycéniens ont déplacé le peuple néolithique qui occupait le site il y a plus de 6000 ans, ou s'ils ont eux-mêmes commencé à regarder vers des cultures plus anciennes pour accroître leurs connaissances, pour finalement devenir une civilisation parmi les plus influentes de l'ancien monde.

Personne ne connaît l'origine des Mycéniens. Le mot « Mycènes » n'a aucune signification en Grec, et le langage duquel découle le terme est encore inconnu. Que les Mycéniens soient originellement des nomades indo-européens ou les vestiges d'un ancien peuple indigène du néolithique, ils en sont de toute façon, pendant 700 ans, venue à exemplifier l'essence de la culture grecque, de la même façon que leurs mémoires ont été préservées dans les poèmes épiques d'Homer.

Ils ont laissé derrière des écrits sous la forme de Grec Mycénien, l'une des plus anciennes formes de langage attestées. Ils écrivaient dans une écriture appelée Linéaire B, une écriture syllabique qui utilise des signes idéographiques et qui ressemble plus aux hiéroglyphes égyptiens qu'à l'ancien alphabet grec. Ce langage n'avait pu être déchiffré jusqu'en 1952, années à laquelle Michael Ventris accompli l'incroyable tâche de le révéler. Malheureusement, les textes disponibles offraient beaucoup d'information sur la société, mais très peu sur la culture. Sur les 6000 tablettes et tessons de poterie découverts, la plus grande majorité se compose de listes financières ou d'inventaires plutôt que de poésie ou de prose.

De 2000 à 1700 av. J.-C., le pouvoir et l'influence du peuple mycénien grandit considérablement par la conquête plutôt que par le commerce, ce

dernier étant le moyen d'expansion traditionnel des peuples de la mer du pourtour de la Mer Méditerranée. On peut observer ce fait dans les forts mycéniens qui ont survécut aux âges, datant de 1600 av. J.-C., et qui sont parmi les plus anciennes structures de ce type encore sur pied. Cette expansion à travers la région du Péloponnèse fut influencée par des interactions avec la très ancienne culture Minoenne de Crête qui était marquée par la construction de citadelles fortifiées. Ils ont adapté leur propre langage pour refléter cette influence minoenne, et ont développé le langage hybride du grec mycénien.

Selon les tablettes mycéniennes, la collection de cité-états représentait une entité sociopolitique organisée, dirigée par un roi et composée d'une structure de type féodale qui fournissait des biens, des services et la main-d'œuvre requise pour la fortification des citadelles. Ces citadelles avaient des corridors voutés et des puits intérieurs, des salles de stockage ainsi que des terres utilisées pour les pâturages et l'agriculture. Au XVI^{ème} siècle av. J.-C., les artisans et fermiers mycéniens étaient renommés dans toutes les régions méditerranéennes, et ils créaient des poteries et sculptures sophistiqués, des armes de pointe ainsi que de l'huile d'olive, du vin et des produits agricoles de grande qualité.

En 1350 av. J.-C., Mycènes était devenue le centre du pouvoir central de la Grèce du Sud. Toutes les villes grecques majeures, de Thèbes à Athènes en passant par Argos et Pylos, étaient des monuments à la gloire de Mycènes. La ville de Mycènes était elle-même bâtie sur une colline surplombant les petits villages des basses-terres environnantes. L'énorme acropole et les autres bâtiments du centre urbain de Mycènes étaient construits avec des pierres incroyablement larges et lourdes, tellement larges, qu'elles ont reçu le surnom de « cyclopéenne » de la part de voyageurs anciens. Les Grecs helléniques furent émerveillés par les palais et tombes de Mycènes, fortifiés par des blocs de calcaire digne de mastodontes, six mètres de large par 12 mètres de haut, et ils ont conclus

qu’ils avaient dû être construits avec l’aide des géants à un œil, les cyclopes.

Les fortifications cyclopéennes des citadelles mycéniennes procuraient une protection contre les ennemis, une nécessité vu leur nature militariste. En tant que peuple au fort goût de conquête, les Mycéniens, maintenant les maîtres de la Grèce du Péloponnèse et de la Mer Égée, regardèrent au-delà de leur horizon et entreprirent d’accroître leur pouvoir. Leurs batailles et conquêtes les mèneront éventuellement jusqu’au bastion minoen de Crête.

Malgré, ou peut-être à cause de, la conquête de la Crête, l’influence des Minoens sur Mycènes peut être observé dans presque tout : l’écriture, la poterie, l’art, l’architecture, la religion, etc. Les Mycéniens étaient intelligents et organisés et ont graduellement adopté les coutumes minoennes, mais en leur donnant un accent décidément mycénien. Avec la conquête de ce pouvoir méditerranéen majeur, les Mycéniens devinrent une inspiration pour les Grecs Hellénique pour l’art, l’architecture et la mythologie. Les Grecs, comme l’indique le récit d’Homer, révéraient Mycènes en tant que géniteur de leur propre civilisation, et combinaient ainsi le mythe et la réalité pour conter l’histoire d’une des plus influentes civilisations de l’humanité.

Les Mycéniens construisaient leurs citadelles fortifiées dans des endroits stratégiques et utilisaient des techniques d’architecture et d’ingénierie avancées. Leurs architectes ont fait un usage particulier des arches à encorbellement – le nec-plus-ultra des structures de soutènement de l’époque – pour des galeries, des salles et pour leurs labyrinthiques tombes en forme de « nid d’abeille ». La vaste, rectangulaire salle du roi, ou « mégaron », qu’on retrouve dans chaque citadelle mycénienne, avait un design qui fut le précurseur de celui des temples classiques grecs, comme le Parthénon et le temple de Zeus et d’Apollon.

Leur pouvoir et influence augmentait, de la même façon que les infrastructures de leur société ainsi que les choses nécessaires pour

supporter les besoins d'une population grandissante. La réponse mycénienne à ces besoins fut une réalisation d'ingénierie remarquable. Ils ont construit de massifs ponts de pierre en utilisant des couches successives de rochers plus petits et plus grands pour créer un renforcement structurel. Ces ponts connectaient les grands chemins mycéniens et réduisaient la difficulté et le temps des voyages, facilitant ainsi l'accès aux routes de commerce du Péloponnèse. Ils ont créé des réservoirs en construisant des barrages avec leurs blocs cyclopéens et ils ont creusé des canaux pour détourner l'eau de lacs, deux façons de minimiser les dommages causés par les inondations et d'approvisionner les récoltes en eaux avec une source d'irrigation régulière.

Même si les Mycéniens étaient un people militariste, ils étaient aussi passionnément conscients de l'esthétique et de la qualité de vie. Les murs et les sols de leurs mégarons étaient ornés de fresques élaborées et les portes de leurs cités étaient gravées d'héraldiques complexes. L'influence de la culture minoenne sur Mycènes peut être observée dans les nombreux artéfacts découverts dans les tombes mycéniennes. De magnifiques sculptures en argent et en or, des bustes ou des statuaires, accompagnaient les héros lors de leur voyage dans l'autre monde. Les épées et armes des Mycéniens étaient méticuleusement gravées et décorées. Les bijoux, poteries et armes produits par les Mycéniens étaient grandement recherchés dans l'ancien monde, et certains ont été retrouvés sur des sites aussi éloignés que la Géorgie, l'Angleterre et l'Irlande. Ces découvertes démontrent la vaste étendue de l'influence culturelle de Mycènes sur le continent européen. Avec l'Égypte et l'Anatolie, Mycènes était à l'apogée des civilisations de l'âge de Bronze de la Méditerranée.

Pourtant, la principale question concernant la culture mycénienne n'est pas à propos de la poterie, de l'architecture ou des citadelles. La question est plutôt de savoir si cette civilisation était parmi les deux armées qui ont combattu lors de la Guerre de Troie, et si c'est le cas, jusqu'à quel point la

Guerre de Troie ressemblait aux évènements décrits dans l'Iliade. La réponse? Comme toujours dans le cas d'évènements qui se seraient produit des milliers d'années auparavant, c'est difficile à dire. Selon Manfred Korfmann, le directeur des fouilles sur le site de Troie, il y eut probablement plusieurs conflits armées dans et autour de Troie à la fin de l'âge de Bronze, mais on ne peut pas dire avec certitude si certains de ces conflits auraient été distillés par les mémoires ultérieures pour être racontés par Homer au huitième siècle.

Il est cependant prudemment optimiste. « Si quelqu'un venait un jour me voir au site [de Troie] et me communiquerai sa conviction que la Guerre de Troie est réellement arrivée ici, ma réponse en tant qu'archéologue travaillant à Troie serait : pourquoi pas? »

Comme l'a découvert Schliemann il y a de cela 100 ans, on peut aujourd'hui visiter Troie dans ce qui est de nos jours la Turquie et reconnaître le contour général des endroits où l'action se serait déroulée selon les descriptions de l'Iliade, comme par exemple la pente où les soldats montaient pour se rendre dans une sanctuaire de « la ville sacrée de Ilios », épithète répétée le plus de fois dans l'Iliade. Les fouilles archéologiques faites sur le site suggèrent que la ville était d'une taille et d'une fortune considérable en 1300 av. J.-C. On peut comprendre pourquoi les Mycéniens auraient pu vouloir tenter de conquérir et piller Troie pour ses richesses et pour son importance dans le contrôle des accès à la Mer Noire depuis la Méditerranée, et à l'Asie Mineure depuis le Sud-Est de l'Europe. Les anciens Grecs appréciaient l'importance de tels forts stratégiques et n'auraient pas refusé le contrôle du fort le plus important de la région.

Même si les anciens Mycéniens ont réellement gagné la guerre de Troie, leur futur n'en fut pas pour autant des plus heureux. Apparemment à l'apogée de leur pouvoir et de leur influence sur toute la région en 1200 av. J.-C., les Mycéniens ont abruptement disparu. Des indices démontrent que les villes de la Grèce du Sud, incluant même la citadelle de Mycènes, ont

presque toutes été brûlées vers la même période pour être ensuite rapidement abandonnées. On pense que les Mycéniens qui ont survécus auraient fui vers les anciennes colonies. Là-bas, ils se seraient intégrés aux cultures locales, auraient été assimilés, et leur langage et culture auraient disparu avec le temps.

De nos jours, on ne comprend toujours pas la cause du déclin de Mycènes, ce qui a mené à plusieurs théories pour l'expliquer. Certains chercheurs ont noté que de nombreux tremblements de terre sont survenus sur le continent grec, qui est sismiquement actif, et que ceux-ci auraient pu raser leur capitale, mais cette théorie n'explique pas leur disparition abrupte. D'autres ont recherché des preuves qui auraient pu corroborer les anciens récits historiques grecs qui racontent une invasion de ces terres par les descendants d'Héraclès. Des recherches en cours pourraient éventuellement porter poids à cette théorie, du moins la partie à propos de l'invasion, et non celle voulant que ce soit les descendants d'un demi-dieu, un peu comme la découverte de Troie et Mycènes par Heinrich Schliemann a mis en lumière les faits entourant la légende originelle. Mais malgré presque deux siècles de recherches, cette invasion « Dorienne » demeure un mythe.

Une vue élargie du monde méditerranéen qui va au-delà de Mycènes révèle un déclin presque aussi abrupte que l'abandon de Mycènes, mais sur une large échelle, et qui aurait affecté non seulement les Grecs, mais aussi la civilisation Hittite, la Syrie et le Nouvel Empire égyptien. Pendant cette période connu par le nom d' « effondrement de l'âge de Bronze », des villes de partout dans la région méditerranéenne ont été mystérieusement abandonnées et les routes de commerces ont cessées d'être utilisées. Bref, les civilisations de l'âge de Bronze de la région semblent s'être effondrées en même temps pour ensuite entrer dans une ère d'obscurité qui a duré plusieurs siècles.

Les théories expliquant l’effondrement de l’âge de Bronze vont des changements climatiques aux invasions de barbares utilisant des armes de fer. Certaines preuves existent, mais pour une ère obscure grecque. C’est à la fin de cette période d’isolation et de barbarisme que la civilisation Grecque classique a émergée, une civilisation incroyable qui a donné naissance au concept moderne de démocratie, produit les plus grands philosophes de l’histoire et a permis à Homer de capturer sur papyrus l’histoire des héros et rois de l’empire oublié.

Pourtant, même si les Mycéniens n’ont pas produit une culture littéraire telle celle produite par leurs descendants, ce sont leurs gestes mythiques qui sont devenus le sujet de la fiction de la Grèce antique. On raconte encore aujourd’hui le récit de leur bravoure dans les écoles du monde entier et on associe le terme « épique » à des figures mycéniennes comme Achilles, Agamemnon et Ulysse. Leur civilisation a mystérieusement disparu, mais leur héritage s’est imprimé à travers l’histoire.

Un millénaire avant Christophe Colomb : les aventuriers de l'inconnu

Ces dernières années, la réputation de Christophe Colomb en a pris pour son rhume. Autrefois une icône de ces explorateurs sans peurs face à l'horreur de tomber des limites du bout de la terre connue et un symbole de la fierté Italiano-américaine, il est devenue dans certains milieux un synonyme d'exploitation. Chaque année lors du Colombus Day aux États-Unis[2], des chercheurs spécialistes de l'époque coloniale et postcoloniale pointent du doigt les atrocités commises par Colomb lors de son arrivée au Nouveau-Monde. Il a massacré les populations indigènes, volé leur or et mit leurs femmes en esclavage. Selon la perspective des populations locales, la découverte de l'Amérique est analogue à ce que Matthew Inman décrit comme la découverte des dinosaures par les astéroïdes il y a de cela 65 millions d'années : le début de la fin.

D'autres, comme l'historien de gauche Howard Zinn, vont encore plus loin et l'appellent le père du commerce des esclaves sur l'Atlantique. Même s'il est difficile de le blâmer pour la construction d'un système d'exploitation de l'humain que ne s'est réellement cristallisé que des années après sa mort, il a tout de même des tas de raisons de croire que même ses contemporains ont trouvé son comportement déplorable. Selon un rapport de 48 pages écrit en 1500, il a gouverné Hispaniola par la torture et la mutilation, réprimant les soulèvements par de douloureuses exécutions. D'après le témoignage de 23 hommes, la cour espagnole d'Isabella et Ferdinand, les instigateurs de l'Inquisition Espagnole, aurait ordonné son retour en Espagne les chaînes aux pieds pour ensuite l'emprisonner. Il a éventuellement été libéré, mais on lui a révoqué son droit de gouvernance sur le Nouveau-Monde. Il a passé les dernières années de sa vie dans la

pauvreté, croyant encore avoir découvert une route plus courte vers les Indes.

Toutes ces critiques historiques ont démoli son image, mais elles ne l'ont pas départie de ce qui est considéré son plus grand accomplissement : Christophe Colomb fut le premier européen à visiter le Nouveau-Monde et à en rapporter la nouvelle, ouvrant ainsi la porte de l'hémisphère Ouest à la colonisation de l'ancien monde. Les vikings ont beau être venu au Canada des siècles plus tôt, c'est pourtant la renommée de Colomb à cet effet qui est resté dans les mémoires.

Cependant, de nouvelles découvertes par des chercheurs suggèrent que Colomb pourrait même ne pas avoir cet accomplissement à son actif. Des fouilles archéologiques faites dans le Nouveau-Monde ont révélé de nombreuses surprises qui démontreraient que l'Italien à la morale douteuse pourrait ne pas être le premier à avoir visité les Amériques et à être rentré chez lui pour le raconter.

Des preuves démontrant qu'une ancienne culture serait venue au Nouveau-Monde et y serait resté n'est rien de moins qu'ahurissant. Selon l'auteur Stephen Wagner, les matériaux laissés derrière incluent une pièce de monnaie grecque provenant de la cité-état de Syracuse qui date de 490 av. J.-C. et qui aurait été trouvée en Alabama en 1957; une pièce de monnaie d'Antioche IV, roi de Syrie entre 175 et 164 av. J.-C., trouvé en 1882 dans le comté de Cass en Illinois; la découverte en 1914 d'une statuette égyptienne d'Isis et Osiris qui aurait été trouvé dans des ruines Mayas; et la découverte en 1886, dans la Baie de Galveston au Texas, d'une épave dont la construction serait typiquement romaine.

L'indice le plus intéressant est une inscription trouvée au Brésil qui pourrait dériver de la culture Phénicienne, une ancienne culture sémitique païenne qui aurait pratiqué les sacrifices humains et a atteint son âge d'or il y a de cela 2500 à 3000 ans. Des doutes concernant son authenticité existent, mais certains chercheurs l'ont déclaré authentique, tel le spécialiste

iconoclaste du Proche-Orient Cyrus Gordon. L'inscription se lirait comme suit : « Nous sommes le fils de Canaan provenant de Sidon, la cité du roi. Le commerce nous a envoyé vers des rivages lointains, une terre de montagnes. Nous avons [sacrifié] un adolescent afin d'exalter les dieux et déesses lors de la dix-neuvième année du roi Hiram, notre très puissant roi... Nous avons été en mer ensemble pendant deux ans près de la terre appartenant à Ham [l'Afrique], mais nous avons été séparé par une tempête 'provenant de la main de Baal', et nous n'étions plus avec nos compagnons. Nous sommes donc venu ici, douze hommes et treize femme, sur un... rive que moi, le Capitaine, contrôle. Puisse les dieux et déesses nous être favorables! »

L'idée qu'une ancienne culture ait visité les Amériques et y soit resté est un affront considérable au savoir conventionnel. De telles idées étaient autrefois rejetées en tant que théories marginales ou articles de foi religieuse. L'un des dogmes de l'histoire des Mormons, par exemple, veut que les tribus perdues d'Israël aient échappé à la captivité des Assyriens et qu'ils aient voyagé jusqu'au Nouveau-Monde, où ils seraient devenus les ancêtres des tribus amérindiennes actuelles.

La théorie la plus largement acceptée par les archéologue spécialistes du Néolithique concernant la colonisation de l'hémisphère ouest soutient qu'il y a de cela de 13 000 à 15 000 ans, les effets de l'ère glaciaire sur les conditions climatiques ont permis un accès vers les Amériques à des tribus nomades de Sibérie et d'Asie. Celles-ci auraient traversé le détroit de Béring sur un pont terrestre et seraient descendu vers le sud pour occuper les terres, se déplaçant depuis l'Ouest vers le Sud et l'Est. Elles auraient apporté avec eux une nouvelle technologie sous la forme des pointes Clovis, une tête de lance ou de flèche plate et aiguisée qui était utilisée pour chasser, tailler ou couper, un outil essentiel à la survie pendant les périodes du Pléistocène et de l'Holocène.

La question demeure: ces rivages ont-ils ou non été visités par d'autres peoples avant les Européens? D'anciennes puissances maritimes se sont-elles embarquées dans des voyages héroïques aujourd'hui oubliés? Un ensemble de plus en plus grand de preuves qui démontreraient l'influence de cultures étrangères sur les peuples Nouveau-Monde ressortent, alors que les chercheurs et scientifiques découvrent des indices d'évènements historiques qui défient parfois l'imagination.

Une hypothèse est celle de la théorie Solutréenne, qui implique qu'un groupe ethnique européen aurait été l'ancêtre de plusieurs populations autochtones des Amériques. Le nom de cette théorie réfère à un peuple du Néolithique qui occupait des régions qui se trouvent de nos jours sur le territoire du Portugal, de l'Espagne et de la France. Longtemps avant que Colomb ne mette les voiles vers l'Amérique, avant même les civilisations de l'Égypte, la Grèce ou Rome antique, les Solutréens seraient partis explorer l'ouest sur des vaisseaux océaniques primitifs.

On a découvert au début du XXI^{ème} siècle sur l'île de Tilghman, dans l'état du Maryland, et dans des sites de la Virginie et de la Pennsylvanie des outils et têtes de flèches de l'époque Clovis qui étaient beaucoup plus anciens que ceux découverts à Clovis, au Nouveau-Mexique, en 1929. Les chercheurs se sont donc mis à repenser l'origine des Amérindiens. Les artéfacts Clovis provenant du Nouveau-Mexique, qu'on croyait être les plus anciens du continent, étaient beaucoup plus récents, par près de 5000 ans, que ceux trouvé à Tilghman.

Les outils Clovis datés à 20 000 ans qui ont été trouvés sur les sites Solutréens européens sont semblables en tous points à ceux trouvés sur la côte Est américaine, alors qu'il n'y a aucune traces de ces outils qui ait été retrouvé le long de la route du Détroit de Béring. Les chercheurs ont émis la théorie que les ancêtres des tribus amérindiennes de l'est auraient été des chasseurs à la recherche de proies qui auraient migrés de puis l'Europe par l'Atlantique il y a de cela 20 000 ans. L'allure de la planète était

complètement différente lors de l'ère glaciaire : une large calotte de glace s'étendait depuis le pôle nord bien au sud jusque dans l'océan Atlantique. Moins d'eau signifie des mers moins profondes et plus d'îles. Il est donc possible que les Solutréens aient pagayé le long de la calotte de glace et soient passé d'îles en îles tout au long de leur voyage jusqu'à ce qui est aujourd'hui la côte Est de l'Amérique.

Si cette théorie est vraie, qu'est-ce que cela signifie pour la découverte de 1492 de Christophe Colomb? Cela signifie tout d'abord que ce sont bien les Européens qui auraient découvert l'Amérique, mais aussi que les ancêtres même de Colomb auraient été les premier à prendre possession des terres où il s'est retrouvé près de 21 000 ans plus tard.

Une autre théorie populaire est celle de la diaspora polynésienne. Cette idée veut que les Polynésiens aient visité les rives de l'Amérique du Sud et possiblement de l'Amérique du Nord, une notion qu'il est difficile d'écarter vue les capacités impressionnantes de navigation des sociétés du Pacifique. Selon des tests génétiques, les habitants des îles auraient utilisé des bateaux quelque peu primitif pour parcourir régulièrement des centaines de kilomètres de haute mer pour faire du commerce sur les îles des alentours. Même s'il n'y a peut-être pas eu d'installation permanente, ils auraient eu de nombreuses interactions entre les anciens américains et les Polynésiens qui ont exploré le Pacifique Sud pendant une période de près de 900 ans, longtemps avant une exploration connue des mers par les Européens.

L'une des preuves pour prouver une telle théorie vient de la très humble patate douce. C'était une plante de récolte privilégiée pour les habitants des îles du Pacifique Sud pendant près de 1000 ans, et celle-ci provient des Amériques. La façon dont ce légume se serait répandu dans le Pacifique Sud fait l'objet de bien des débats. Certains universitaires croient que les habitants de l'Amérique du Sud ont vogué depuis leurs propres rivages vers des avant-postes comme l'île de Pâque et qu'ils auraient interagi avec les peuples natifs de ces endroits. D'autres pensent que ce sont

les habitants des îles qui auraient découvert les rives ouest de l'Amérique du Sud et qu'ils auraient emporté les patates avec eux.

L'île de Pâque elle-même a été le sujet d'études sur la génétique qui pourraient lier l'ADN des habitants de l'île à celui des habitants du continent sud-américain. L'île Mocha, près de la côte chilienne, pourrait avoir été l'un des endroits où des interactions entre les habitants du continent et ceux des îles auraient pu avoir lieux de façon régulière. Des fouilles archéologiques et des études génétiques sont en cour afin de trouver d'autres preuves de ces interactions.

D'autres théories concernant ces anciens colonisateurs concernent l'ancienne mine de cuivre de l'Isla Royal. Le mystère entoure cette île située au nord du lac Supérieur. On a retrouvé à cet endroit des mines de cuivre qui datent de plus de 6000 ans, bien avant le début de l'âge de Bronze, qui a eu lieux à partir de 2000 av. J.-C., vue la prolifération des usages du métal éponyme. Les carrières de la mine ont été découvertes dans les années 1840 lorsque des opérations minières modernes cherchèrent à exploiter les nombreux filons de cuivre présents dans la région. Certaines de ces anciennes carrières étaient profondes de près de six mètres de profondeur. Des excavations ont permis de retrouver des poinçons, des bêches, des têtes de lance et même des caches de cuivre non façonné, ce qui indique que la région était régulièrement minée, possiblement depuis aussi longtemps que des milliers d'années selon certaines estimations. L'identité de ceux qui exploitaient les mines de ce site et la destination finale de tout ce cuivre demeure un mystère.

Les estimations de la quantité de cuivre qui aurait été extrait des mines de Isle Royal varient largement, mais tout le monde, des pseudo-scientifiques aux archéologues, est d'accord que selon l'étendue de l'activité minière et le très grand nombre de mines, il y a une disparité entre la quantité de cuivre trouvé jusqu'à présent et la quantité extraite estimée.

Comment les mineurs de l'âge de Pierre savaient identifier le cuivre et pourquoi l'extrayait-il a été le sujet de nombreuses discussions d'érudits.

Peut-être les mineurs d'Isle Royale étaient-ils en contact avec d'autres civilisations de l'âge de Bronze ou de l'âge de cuivre? On peut penser que c'est le cas, mais il n'y a pas suffisamment de preuves pour soit supporter ou écarter cette hypothèse. Les artéfacts de cuivre trouvés dans la région attestent le fait que les anciens mineurs travaillaient le cuivre et les techniques utilisées dans les mines des Îles Britanniques étaient étrangement similaires aux leurs.

Il y a de cela près de 3000 ans, les ancêtres des Européens pourraient avoir fait du commerce avec les mineurs natifs des Amériques et ces derniers pourraient avoir appris leurs techniques. La fin de l'âge de Bronze coïncide approximativement avec la fin de la première phase d'exploitation minière du cuivre sur l'Isle Royale vers 1200 av. J.-C., une coïncidence qui pourrait signifier la fin d'un commerce économique autrefois lucratif qui se serait étendu au-delà des océans de l'ancien monde.

Bien sûr, on ne peut pas avoir une discussion à propos de visiteurs anciens des Amériques sans mentionner la Chine. C'était la civilisation la plus riche et la plus technologiquement avancée du monde jusqu'à il y a quelques centaines d'années, et elle embrassait l'océan Pacifique : plusieurs chercheurs sont en fait surpris que la Chine n'ait pas colonisé l'hémisphère ouest. Peu importe ce qui est arrivé dans le passé, ce n'est pas sans avoir essayé. Il y a de cela près de 1 500 ans, une expédition de missionnaires bouddhistes menée par Hui Shen a affirmé avoir atteint la terre mythique de Fusang. Plusieurs érudits ont calculé que la position du Fusang de Hui Shen correspondrait à la Californie lorsqu'on utilise les systèmes utilisés par les Chinois pour calculer le distances. Peu importe que cet acompte soit véridique ou non et que les Chinois aient voyagé aussi loin vers l'est, il y a tout de même d'intrigantes preuves de l'influence chinoise en Amérique précolombienne.

Aussi anciennement qu'à l'époque de la dynastie Xia, vers 2000 av. J.-C., les documents archivés sur des bambous racontent les voyages nautiques des Chinois. Si les anciens polynésiens étaient capables de voyages transocéaniques, une puissance aussi organisée et technologiquement avancée que la Chine ancienne pourrait avoir organisé une expédition similaire.

La théorie la plus radicale à propos de la découverte du Nouveau-Monde par la Chine, provident d'un livre publié en 2002 titré « 1421 : L'année où la Chine a découvert l'Amérique », qui a été écrit par Gavin Menzie. Il y conclut qu'entre 1421 et 1423, pendant la dynastie Ming, les flottes de l'amiral Zheng auraient entrepris un tel voyage. L'amiral légendaire a mené sept voyages épiques dans des contrées aussi lointaines que l'Afrique de l'ouest, et ses navires étaient si massifs, que tous les vaisseaux de Christophe Colomb et Vasco de Gama auraient pu tenir sur un seul des siens. Menzie affirme que Zheng aurait découvert l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Amériques, l'Antarctique ainsi que le passage du Nord-Ouest, et qu'il aurait même fait le tour du Groenland. Ces découvertes auraient été perdues seulement parce que les bureaucrates mandarins de la Cour impériale auraient refusé de continuer à financer ses expéditions onéreuses. Les théories de Menzie ont été presque universellement critiquées par les sinologues pour usage erronée des sources, mais ce qui connue est la raison pour laquelle la Chine n'a pas réussie. Lorsque l'empereur Zhu Di est mort en 1424, le nouvel empereur a interdit toutes explorations supplémentaires, ce qui mit fin pour de bon aux chances de colonisations de la Chine au Nouveau-Monde

Pourtant, certaines personnes croient que la Chine aurait engendré les civilisations du Nouveau-Monde. Au Mexique, la culture Olmèque, qui a précédé toutes les autres civilisations Mésoaméricaines, était une civilisation hautement avancée qui aurait existé entre 1500 et 400 av. J.-C. L'architecture, la culture et l'art olmèque ont influencé d'autres civilisations

du Mexique et d'Amérique Centrale, mais les Olmèques eux-mêmes semblent avoir émergés sans aucun précédent. Une influence chinoise pourrait-elle avoir été l'influence qui a inspiré les Olmèques dans la création fondamentale de l'architecture, de l'artisanat et des motifs mésoaméricain à partir de la jungle environnante?

L'art Olmèque se caractérise tout d'abord par ses visages. Les têtes colossales sont généralement considérées le symbole des Olmèques, mais des objets plus petits et plus fins ont aussi été créés par de talentueux artisans olmèques. Parmi ceux-ci, qui ont parfois été identifiés comme une preuve de l'influence chinoise, on retrouve un masque de jade qui ressemble remarquablement aux masques chinois de l'âge de bronze, ainsi qu'une figurine représentant un lutteur qui semble assis dans la position du lotus et qui a des traits faciaux distinctement asiatiques. Une paire de chercheurs affirment aussi avoir trouvé des outils cérémoniaux portant des caractères chinois dans des sites olmèques.

Si les chinois ont réellement visité l'Amérique, où est donc la preuve génétique? Pourquoi ne sont-ils pas restés pour garder des relations de commerce avec les Mésoaméricains? Certains chercheurs ont fait remarquer les similarités généalogiques entre l'ADN asiatique, méditerranéen et mésoaméricain. De plus, certains caractères écrits et traits linguistiques du langage olmèque ont des similarités troublantes avec la langue chinoise, même si ce fait peut sembler invraisemblable.

Ces parcelles d'information indiquent une relation possible entre la Chine et la civilisation Olmèque de l'ère précolombienne, mais les chercheurs des deux positions continuent de débattre sur le sujet. Qu'il y ait eu ou non des relations commerciales entre les deux anciennes civilisations, celles-ci ont disparues longtemps avant les avancées de l'exploration maritime moderne, et une explication pour cette disparitions pourrait ne jamais être découverte.

Les anciennes civilisations américaines sont parmi les plus mystérieuses du monde. Elles ont des tas de caractéristiques qui défient l'imagination et leur disparition est tout aussi mystérieuse. Les théories voulant que des peuples étrangers aient influencé les anciens peuples américains offrent parfois des explications logiques pour un ensemble de circonstances qui pourraient autrement être difficiles à expliquer. Pourquoi et comment des hommes tribaux ont-ils développé des opérations minières à grande échelle? Comment des légendes, des éléments architecturaux, alimentaires ou artistiques peuvent-ils partager autant de similarités avec des cultures étrangères si elles se sont développées dans des régions isolées? Des questions comme celles-ci soulèvent encore plus de questions déroutantes et les réponses se trouvent probablement quelque part entre les deux.

Les réponses à ces questions réduisent d'ailleurs encore plus l'héritage de Christophe Colomb, si c'est la seule chose qu'elles font. Elles sont suffisantes pour faire rouler l'explorateur dans sa tombe. À tout le moins, le navigateur italien aura toujours deux accomplissements inaliénables à son actif : une journée de congé férié fédérale aux États-Unis ainsi que la capitale de l'Ohio nommé en son nom.

Le people ancien adepte d’escalade du sud-ouest américain

En 1539, l’explorateur espagnol Franciso Vázquez de Coronado fut nommé gouverneur du Royaume de Nueva-Galica, qui correspond à une région aujourd’hui située dans le sud-ouest américain. Le conquistador avait de grandes ambitions pour le Nouveau-Monde, est la plus importante d’entre elles concernait la conquête des mythiques Sept Cités d’Or. Mais l’acquisition de richesses illimitées aurait à attendre à après une autre conquête plus pressante : son déjeuner. Avant même qu’il n’ait pu s’asseoir pour prendre son repas, Coronado fut interrompu par la visite d’un frère franciscain, l’homme qu’il avait envoyé pour explorer le nord du Texas. Le frère révéla à son Excellence qu’il avait été aux mythiques Cités d’Or, un endroit d’une richesse inouïe avec des constructions bâties à flanc de montagne, dans une zone aussi large que Mexico.

Coronado a immédiatement monté une expédition. Son imagination débordait de rêves de sources inépuisables de richesses provenant de l’or qui devait orner la ville. Le jeune commandant avait toutes les raisons de croire qu’il deviendrait riche, puisqu’il entendait les conquistadors conter des histoires décrivant les fortunes massives que possédaient les civilisations amérindiennes. Lorsque Herman Cortez et ses troupes ont visité pour la première fois la capitale Aztèque de Tenochtitlan en 1519, ils ont immédiatement reçu de l’or en cadeau de la part de Montezuma II. Dans les marchés, ils ont observé un nombre incalculable de pierres précieuses être achetées et vendues; et ces même soldats ont acquis toutes ces richesses lors de la conquête de la ville en 1521.

Il était particulièrement intéressé par les histoires à propos de la rançon de l’empereur Inca. En 1532, 160 conquistadors avaient capturé l’empereur Atahualpa, le dernier souverain régnant de l’empire sud-américain avant la conquête espagnole. Pour obtenir sa liberté, il a payé à ses geôliers avides

d’or ce qui est considéré la plus grosse rançon de l’histoire : il a rempli une pièce avec de l’or, puis il y a ajouté deux fois la même quantité d’argent. La pièce mesurait 6,5 mètres de longs par 5,15 de large, et elle était emplie jusqu’à une hauteur de 2,5 mètres. Il y avait là un total de 13 000 livres d’or et deux fois plus d’argent. L’or a été divisé parmi les geôliers et chacun des 160 hommes a reçu l’équivalent de 500 000$US d’argent moderne. Le chef, Francisco Pizarro, a reçu 14 fois cette sommes, ou l’équivalent de 7 millions $US.

Coronado fut infiniment désappointé de ne rien trouver de la sorte lorsqu’il parvint à destination. Il a seulement trouvé des traces du bateau mythique du frère. En s’enfonçant profondément dans le canyon, Coronado trouva des habitations sculptées directement dans le rock, mais celles-ci étaient abandonnées. Les façades contenaient des rangées de structures de pierre et de boue qui s’élevaient jusqu’à 180 mètres plus haut que le sol du canyon. C’était des échos d’un âge d’or ancien, enterré par les siècles et hanté par la disparition mystérieuse de ses occupants.

Il fut stupéfié par ces habitations construites si haut sur la falaise. Elles étaient espacées horizontalement et verticalement les unes des autres, ce qui nécessitaient un niveau d’expertise élevé d’alpinisme et de bonnes habiletés en escalade sur roche juste pour se déplacer dans la ville. Quels pouvoirs possédait donc cette civilisation pour permettre à ses habitants de vivre confortablement dans un environnement aussi inaccessible?

Longtemps avant l’arrivée des Européens en Amérique du Nord, une civilisation avancée a existé dans ce qui est aujourd’hui la région des Four Corner aux États-Unis, à l’intersection des états de l’Utah, du Nouveau-Mexique, du Colorado et de l’Arizona. De grandes villes s’épanouissaient parmi les falaises de grés et les terres autrefois fertiles du canyon. Des astronomes et ingénieurs ont observé les étoiles et construit de grandes routes, tours et complexes en pierres, certains desquels échappent encore aujourd’hui à toute explication rationnelle. Ces ruines sont les monuments

de l’ancien peuple Pueblo, autrefois connu sous le nom d’Anasazi, qui en est venu à signifier « peuple ancien », mais qui est en réalité tiré du mot navajo pour « ancêtre ennemi ».

Le plus grand accomplissement architectural de cette civilisation disparue fut la construction de maisons bâties directement dans le rock des murs des falaises du canyon Chaco dans l’ouest du Nouveau-Mexique. Les 45 000 kilomètres carrés de paysage de canyons, collines et mesas logeaient une population de 30 000 habitants lors de son âge d’or. Ils y ont bâti des villages tel celui de Pueblo Bonito, qui était dans certains endroits aussi haut qu’un immeuble de cinq étages et contenait près de 800 pièces. Ce village était dans un réseau de noyau d’habitations qui étaient connectés par 650 kilomètres de route, certaines ayant près de 10 mètres de large, bordées en chemin par des observatoires astronomiques.

Plusieurs tribus amérindiennes modernes prétendent descendre de l’ancien people Pueblo et se nomment eux-mêmes Pueblo. Ils croient que les Anasazis n’ont en fait jamais disparu, mais qu’ils auraient plutôt évolué en ce qui constitue les populations amérindiennes du sud-ouest américain. Leur preuve se trouve dans les traditions orales qui auraient selon eux une connexion avec le passé, et serait un artéfact de l’âge d’or Pueblo, une preuve selon eux aussi tangible que la découverte archéologique d’une cité ancienne ou d’un vieux manuscrit. Même si la lumière sur le mystère de l’abandon des grandes cités Pueblo est peut-être faite dans à travers les traditions orales tribales, les archéologues ont tout de même cherché des indices dans les bâtiments et artéfacts magnifiquement préservés dans cette région aride.

Les traces les plus anciennes de culture du maïs dans la région des Four Corners remontent à 1500 av. J.-C. Pendant les deux millénaires qui ont suivi, les habitants de la région sont devenus des experts de l’agriculture en milieu aride; ils se fiaient aux conditions climatiques et météorologiques pour obtenir l’eau nécessaire à leurs récoltes. Ils ont éventuellement

développé un système d'irrigation simple par le détournement du débit de ruisseaux et par la construction de barrages qui permettaient de maintenir la productivité. Ils étaient conscients des dangers de l'érosion du sol et de la surexploitation agricole et se sont assurés de ne pas rendre les terres infertiles.

L'ancienne culture du peuple Pueblo n'était pas un tout homogène, mais plutôt une sorte de confédération de coutumes et de gens, et chacun contribuant à la civilisation dans son ensemble. Trois branches majeures de la culture ont été reconnues en fonction de leur emplacement : au canyon Chaco dans le nord-ouest du Nouveau-Mexique, Kayenta au nord-est de l'Arizona et Northern San Juan dans le sud-ouest du Colorado. Dans ces trois endroits, les chercheurs ont trouvé différents artéfacts qui partageaient certaines caractéristiques clés. Les caractéristiques du peuple Pueblo les plus notables concernent le style architectural communautaire, les techniques agricoles et la poterie. Ils ont été capables de construire leur société et les infrastructures nécessaires pour vivre dans une paix relative pendant plus de 1000 ans. Leur société était probablement égalitaire et dépendait des récoltes, de la chasse et de la cueillette.

Vers 750 av. J.-C., les Pueblo ont commencé à développer des techniques de construction sophistiquées ainsi qu'un haut niveau dans l'art et le design. Leurs villes ont grandi en stature et elles ont étendu leur influence dans toute la région. La culture Pueblo peut être reconnue par ses accents architecturaux distinctifs : des « observatoires » circulaires, de hautes tours bâties en briques de pierre et des logements creusés directement dans les falaises de grès. Ces structures étaient les grandes constructions de l'Amérique du Nord jusqu'au XIX^{ème} siècle.

Les 150 années qui s'étendent entre 900 et 1150 av. J.-C. sont considérées comme « l'âge d'or » du peuple Pueblo, époque à laquelle la civilisation a atteint son zénith en design urbain et en développement social. C'est à cette époque qu'ont été construites les grandes demeures du canyon

Chaco et que les maisons dans les falaises de Mesa Verde et de Bandelier National Monument ont été creusées dans la pierre de grès ou érigées grâce à une maçonnerie de pierre puis solidifiée avec du mortier. Certains complexes d'habitation du canyon Chaco avaient des centaines de chambres et pouvaient abriter un très grand nombre de familles. Des surplombs sur la falaise dissimulaient les villages. Ces formations rocheuses impressionnantes s'étaient développées naturellement pendant des millénaires d'action de l'érosion de l'eau et du vent. Elles étaient camouflées comme de simples rochers.

Marcher autour des ruines suffit à donner le vertige aux touristes qui visitent le parc, surtout lorsqu'ils tentent d'imaginer toute une ville qui fonctionnait et vivait dans un endroit aussi précaire avec des falaises qui semblent impossible à escalader. Certaines ruines sont impossibles à atteindre depuis le sentier touristique sans cordes ou matériel d'escalade. Rejoindre certaines demeures nécessitent une sérieuse expérience en escalade, et ce même avec l'utilisation d'un matériel spécialisé.

David Roberts a rédigé un article sur le site pour le magazine du Smithsonian où il a tenté d'expliquer comment une civilisation essentiellement bâtie sur un mur d'escalade pouvait bien fonctionner. Une théorie affirme que les habitants des villages Pueblo accrochaient des troncs d'arbres taillés d'entailles faites avec des haches de pierre pour créer ainsi des endroits où prendre pied. Ils auraient aussi utilisé un système d'échelles de bois pour traverser des corniches à plus de trente mètres dans les airs. De telles installations suggèrent une société entière capable de pratiquer l'escalade où même les personnes âges seraient assez habiles en la matière pour se présenter à un dans un centre récréatif moderne et monter la paroi d'escalade plus rapidement que l'étudiant moderne le plus agile.

Cette explication demeure assez incroyable. Un seul faux pas signifierait une chute de plusieurs dizaines de mètres jusqu'au fond du canyon, un mort presque instantanée. Il est difficile d'imaginer des

personnes âgées, des petits enfants ou des familles entières emprunter avec insouciance des sentiers voisinant de telles chutes. Et pourtant, non seulement la ville est-elle construite de cette façon, mais elle inclut aussi tous les éléments d'un grand centre urbain ancien : les constructions de maçonnerie abritaient des greniers, des temples et des demeures.

Les habitants avaient beau frôler la mort tous les jours, ils prenaient tout de même soin de l'aspect esthétique de leurs maisons. Les murs externes étaient couverts d'une couche de boue et les façades étaient peintes en blanc. Des lignes et des motifs de hachures étaient gravées dans cette couche, ce qui aidait à créer des différences de ton.

L'aspect le plus important de ces villages situés si haut sur les falaises était cependant la protection et la défense offerte grâce à leur inaccessibilité et les surplombs de pierre qui les entouraient. La protection signifiait aussi la stabilité sociale et la stabilité signifiait le développement. Cet effet de chaîne eut pour effet que ces grands centres urbains abritaient un nombre de plus en plus élevé de personnes et ils accueillaient des influx de pèlerins, touristes et commerçants qui provenaient des cultures des environs.

De grandes routes ont été construites pour connecter les villes entre elles ou pour mener vers des éléments particuliers du paysage, par exemple le haut d'une colline surplombant la vallée, ou vers des endroits pratiques, comme des ruisseaux pour l'eau potable. Certaines routes, en particulier la « Grande route », menaient simplement hors du canyon, sans qu'il n'y ait de destination identifiable. On a pensé que ces routes avaient été bâties afin de faciliter le déplacement d'armées, mais aucune preuve indiquant la présence d'une armée permanente n'a été découverte jusqu'à maintenant dans les communautés Pueblo. Les routes servaient probablement aussi à supporter l'économie. Certaines preuves viennent supporter cette hypothèse puisque des objets de commerce provenant de cultures aussi lointaines que Mexico ont été trouvés dans des villes du peuple Pueblo. Du coton provenant du sud était utilisé pour fabriquer des tissus et des coquillages

ainsi que du corail et d'autres items précieux du littoral étaient utilisés pour fabriquer des bijoux, des peignes ou des épingles à cheveux.

La religion et l'artisanat semblent être étroitement liés dans cette ancienne culture. Une chambre sur soixante d'un complexe typique de l'âge d'or Pueblo contient ce qu'on appelle un kiva, habituellement une pièce circulaire ou une tour de plusieurs étages, qui était utilisé pour un usage industriel comme le tissage, mais aussi pour des usages cérémoniaux associées au système de croyance kachina. Ce système est encore en usage et il est pratiqué par les descendants locaux de la culture Pueblo, tel que les tribus Hopi, Ute, Zuni ou Navajo, et les kivas sont encore aujourd'hui utilisés pour certains rituels. Certains kivas anciens étaient très vastes et l'un des plus larges est le Grand Kiva au Aztec Ruins National Monument qui possède 15 chambres ayant chacune une porte extérieure. Les piliers du kiva reposent sur d'immenses cercles de pierre qui ont été transportés depuis des carrières situées à des kilomètres de là.

Des recherches faites au canyon Chaco avancent aussi que les Pueblo étaient des astronomes consciencieux. Certaines structures du canyon Chaco, parmi lesquels de larges kivas, étaient orientés de manière à suivre les cycles astronomiques du Soleil, de la Lune et des étoiles. Ceci indique que les habitants de cette région connaissaient très bien le monde qui les entouraient et qu'ils possédaient des capacités intellectuelles ainsi qu'une curiosité qui les place au même niveau que les civilisations de la Grèce et la Rome classique ou encore que les Abbassides.

Plusieurs spécialistes de l'archéologie de l'astronomie ont identifié le canyon Chaco en tant que centre cérémonial d'un complexe de bâtiments alignés de façon à refléter la trajectoire des corps célestes pendant des saisons spécifiques. Si c'est le cas, on peut plausiblement penser que des astronomes provenant d'autres cultures des Amériques ont existé et que ces cultures pourraient avoir partagé leur savoir concernant la religion et la science. Ce réseau de connaissances partagées pourrait avoir contribué

significativement à la croissance de l’ancien peuple Pueblo pendant son âge d’or.

L’architecture unique Pueblo démontre une planification urbaine avisée qui se serait développée sur une longue période. Cependant, à partir du 12ième siècle de notre ère, de massifs mouvements migratoires ont eu pour effet l’abandonnement de certaines villes pour en construire d’autres plus haut en altitude. Les chercheurs sont déconcertés par ces migrations tardives du canyon vers des plateaux plus haut où l’agriculture était beaucoup plus difficile. Certains ont émis l’hypothèse que ces plateaux plus élevés permettaient aux habitants de se protéger contre des attaques, ce qui pourrait indiquer que le peuple Pueblo vivant dans les falaises aurait pu être la cible d’attaques de plus en plus fréquentes. Isolés dans les hauteurs, ils pourraient avoir été obligés de se tourner vers le cannibalisme pour survivre, mais les preuves de cannibalisme ou de guerres à grande échelle font l’objet d’intenses débats. S’ils ont eu lieux, ces évènements ne sont probablement pas la raison principale qui a incité la migration Pueblo.

Des indices environnementaux racontent plutôt l’histoire de sécheresses successives dans la région, même si les Pueblo ont réussi à survivre à de nombreuses sécheresses pendant les siècles qu’a duré leur séjour dans les falaises. Néanmoins, pendant leur âge d’or, il y avait plus de personnes dans leurs villes qu’à n’importe quelle autre période de l’histoire Pueblo. Si l’on se fie aux données révélées par les cercles de croissance des arbres, la période qui s’étend entre 1125 et 1270 fut une période de grave sécheresse. Ce cycle de temps secs pourrait avoir créé un concours de circonstances accablant causant de graves problèmes environnementaux, puisqu’il n’y eu pas une, mais bien trois périodes de sécheresses successives dans le laps de temps relativement court de 100 ans. Ceci combiné avec la déforestation possible associée aux fortes croissances de population pourrait avoir été un facteur clé dans la disparition du peuple Pueblo. En effet, chacune des périodes de sécheresse successives (aux Xème,

XII^{ème} et XIII^{ème} siècles de notre ère) correspond à des changements dans les habitudes des villes et villages Pueblo, loin de leur patrie initiale vers des régions qui apportaient de nouveaux défis.

Se pourrait-il que les Pueblo aient été simplement victime de leur propre succès? La croissance de la population supportée par un mode de vie fructueux, sans danger et durable a atteint son pic au XII^{ème} siècle. Il y a même des indices qui démontreraient que des gens provenant d'autre cultures pourraient avoir emménagé dans des grandes villes Pueblo. La déforestation pour la construction de demeures pour une ville toujours en expansion, le manque de terres arables en proportion à une population toujours plus grandes et le cycle dévastateur de sécheresses toujours plus longues (la dernière, en 1275, a duré 14 ans) pourraient avoir contribué à une augmentation d'agressions, de migrations, de famines, et éventuellement mené à l'abandonnement.

Une autre possibilité est que l'ancien people Pueblo fut l'auteur de son propre chapitre final. Selon l'archéologue Stephen Leksen, leur société aurait été lentement déchirée par une violence constante. Afin de réprimer de potentielles révoltes, le gouvernement a ordonné à des groupes de milices d'exécuter les parias de la société et de les cannibaliser. Cette méthode de contrôle social gardait les Anasazi dans un état de peut constant, créait de la paranoïa, ce qui poussait les villages à se retourner les uns contre les autres. Ils ont formé des alliances et ont tenté d'écraser leurs adversaires avant pour ne pas être écrasé avant. Ces coutumes sont demeuré jusqu'à la période de colonisation espagnole, et aussi tard que 1700, des villages Hopi ont attaqué le pueblo Hopi d'Awatovi : ils ont brûlé les maisons, tué tous les hommes adultes, gardé en esclavage les femmes et les enfants et ils ont cannibalisé, donc dévoré, les victimes.

En revanche, contrairement à la théorie prédominante que les demeures dans les falaises aient été abandonnées, les actuels Pueblo insistent qu'ils n'ont jamais réellement abandonné leur patrie originelle. Ils

affirment que même aujourd'hui, ils effectuent toujours des pèlerinages dans les anciennes villes et que l'ancienne culture survit à travers leurs traditions orales. Comme les Mayas qui vivent et travaillent encore dans les jungles et les régions côtières de l'Amérique Centrale et qui parlent encore leur langage traditionnel, la diversité de cultures qui occupaient autrefois les plus grosses villes de l'Amérique du Nord continuent d'exister à travers les philosophies anciennes, le langage et les riches traditions orales que perpétuent leurs descendants.

Cependant, le fait que les Pueblo d'aujourd'hui affirment descendre directement d'une civilisation disparue peut paraître un peu étrange, comme un vendeur de gelato italien qui affirmerait être provenir de la Rome classique ou un vendeur de pneus iranienne qui se dirait être le descendant direct du Roi Darius. Pourtant, même si cela semble étrange pour un occidental moderne, il y a tout de même une leçon à retenir de la connexion sentimentale qu'on les Pueblo à leur passé. Lorsqu'il semblerait qu'une société s'est évaporée dans le temps, il est parfois aussi plausible qu'elle ait simplement évolué ou muté pour finalement devenir une culture moderne que nous connaissons aujourd'hui.

La civilisation disparue qui intrigua Indiana Jones

L’ancienne cité de pierre de Petra, située de nos jours en Jordanie, fut autrefois la capitale de la puissante civilisation helléniste des Nabatéens. Son architecture et ses céramiques magnifiques étaient les sous-produits d’une puissance du commerce qui a longtemps dominé une large région qui s’étend de l’Arabie à la Syrie, entre l’Euphrate et la Mer Rouge. Pour les touristes modernes, la cité perdue est toutefois renommée pour une raison entièrement différente.

« C’est le temple d’Indiana Jones et la Dernière croisade, non? »

Cette phrase est prononcée des centaines de fois par jour par des occidentaux stupéfaits lorsqu’ils émergent du sentier étroit pour apercevoir pour la première fois l’incroyable façade de Khazneh directement taillée dans la roche. Ils voient le fameux temple qui a servi de décor au film chéri de leur enfance, l’une des dernières entreprises créatives de George Lucas avant qu’il ne ruine la franchise avec le film Indiana Jones et le royaume du crâne de cristal. La vision du temple déclenche immédiatement des souvenirs de la célèbre scène dans laquelle Indy et son père, joué par Sean Connery, s’échappent du temple juste avant qu’il ne s’écrase sur leurs adversaires Nazis.

Le temple de Khazneh est visité lors de la partie finale du tour de la cité perdue, et c’est une vision à couper le souffle. Khazneh a réellement des airs de cité perdue car pour y accéder, on doit passer à travers le coude final d’un canyon étroit. On est ensuite confronté à la haute façade de roche ornée de colonnes de style grec. Avec rien d’autre qu’un paysage désertique de roche et de sable autour, le temple semble être tombé des cieux.

L’architecture fantastique convient parfaitement comme décor à Indiana Jones, un personnage qui aime plonger dans les tréfonds de

civilisations perdues – et quelle société les Nabatéens étaient! À leur apogée, leur civilisation s'étendait d'Israël et la Jordanie jusqu'à la péninsule Arabique. Entre 312 av. J.-C. et 106 apr. J.-C., les Nabatéens ont stupéfait leurs voisins par leurs accomplissements dans le domaine de l'ingénierie, de l'art et de l'architecture. Ces travaux publics étaient financés par un réseau commercial librement contrôlé, ce qui permit de rapprocher les communautés qui entouraient le Désert d'Arabie par le contrôle des oasis utilisées par les caravanes qui traversaient le désert. Ils se nourrissaient grâce à l'agriculture pratiquée dans les terres fertiles limitées qui entouraient les petites étendues d'eau. Cette civilisation n'avait pas de frontières clairement définies, ce qui lui permettait d'absorber des éléments culturels provenant des peuples voisins, mais qui la rendait aussi susceptible d'être la cible de conquêtes de la part de puissants empires.

Par conséquent, il est beaucoup plus approprié de comparer cette civilisation à quelque chose comme Coca-Cola plutôt qu'à un état entièrement formé. Un peu comme la corporation reine des sodas – qui, avec sa fortune colossale, peut financer les Jeux Olympiques et construire d'énormes stades de football américain – les Nabatéens étaient capables de produire des œuvres extraordinaire, mais ils n'employaient pas une armée permanente et ils n'essayaient pas de s'ingérer dans la vie de leurs sujets autant que les Romains ne le faisaient avec leurs citoyens; une comparaison flagrante avec un gouvernement qui désirait retirer le plus de contrôle et de taxes sur la vie de ses sujets. Les Nabatéens n'employaient des mercenaires que lorsque les problèmes politiques entraient en conflit avec le commerce. Son roi était peut-être plus près du président d'une grande compagnie : il s'occupait de la gestion des opérations financières et commerciales de sa civilisation, mais ne faisait que très peu à part de cela. Pour cette raison, Nabatène fut la première « état-entreprise » du monde, bien avant l'East India Trading Company et l'United Fruit Company, deux millénaires plus tard.

Et pourtant, cette société est encore couverte d'un voile de mystère, particulièrement à cause de la construction spectaculaire de Petra, une ville littéralement taillée dans les falaises rocheuses qui l'entourent. Indépendamment de cet accomplissement, les Nabatéens n'ont jamais tourné le dos à leurs origines de commerçants du désert adeptes du libre-échange. Pendant une période de plus de 400 ans, ce peuple d'une origine incertaine mais incontestablement nomade s'est élevé à un niveau de puissance et de raffinement qui a rivalisé avec Rome, puis s'est effacé dans l'obscurité. Comment une civilisation aussi fière et puissante a-t-elle pu subir une fin aussi modeste?

Les Nabatéens étaient une collection de tribus et familles nomades arabes préislamiques qui ont fusionné en une civilisation urbaine vibrante et prospère dans l'un des endroits parmi les plus improbable du monde antique : au milieu du désert Jordanien. Ils ont adopté cette nouvelle vie si aisément, que selon la majorité des récits, leur transformation fut incroyablement rapide : du point de vue de leurs voisins, ce fut comme la société Nabatéenne est apparue ex nihilio, de nulle part. Leur habileté à construire une telle cité reflète le fait que cette société fut la combinaison de deux contradictions apparentes : les Nabatéens étaient les résidents du rude Désert d'Arabie, et pourtant, ils ont embrassé la culture hellénique grecque, comme beaucoup d'autres sociétés lors de l'époque des conquêtes d'Alexandre le Grand et la période qui a suivie immédiatement après.

Ils sont sortis des déserts du nord de l'Arabie pendant la période de l'Empire Perse pré-alexandrin (539-332 av. J.-C.). Cette culture s'est rassemblée autour de Petra à cause de son accessibilité aux routes de commerce. Ils ont continué de maintenir leur mode de vie principalement nomade, mais ils ont aussi commencé un très lucratif commerce des épices.

Les Nabatéens se sont mis à prospérer, malgré qu'il n'y ait pratiquement pas de précipitation dans leurs contrées. Ils ont surmonté ce problème et sont même allé au-delà de l'agriculture de subsistance par la

construction de vastes citernes et de puits souterrains qui pouvaient emmagasiner assez d'eau lors des maigres pluies annuelles. Les citernes pouvaient approvisionner en eau une ville de plus de 20 000 habitants grâce à un réseau complexe de tuyaux de céramique qui fonctionnaient grâce à la gravité ainsi que des pompes hydrauliques qui apportaient de l'eau pressurisée aux citoyens de Petra.

Ces prouesses d'ingénierie s'étendaient aussi à l'agriculture. Les Nabatéens avaient développé une méthode pour capter l'eau; celle-ci leur permettait de planter des vignes et d'autres plantes nourrissantes sur une terre aride et infertile par une altération du flanc des collines avec une méthode de contournement. Ce procédé avait pour effet de faire couler l'eau de pluie vers le bas pour s'amasser dans les vallées. Cette méthode qui consiste à planter les rangées de plants en contours qui sont perpendiculaires à la pente d'une colline plutôt qu'en parallèle ne s'est pas répandu dans le Midwest américain avant 1950. La terre qui descend des collines avec l'eau de pluie s'accumule autour des arbres fruitiers et des plants, ce qui crée un sceau naturel qui apporte de l'eau aux plantes pendant les longues périodes de sécheresse. Grâce à cette méthode, les Nabatéens ont transformé le désert en une plaine fertile capable d'accueillir une magnifique ville en son centre. Cette méthode empêche aussi l'érosion des sols et permet de garder la productivité des terres.

Les défis inhérents à la vie dans le sud du Levant pourraient avoir contribué aux prouesses créatives des Nabatéens, mais leur état d'isolation par rapport à leurs voisins pourrait aussi avoir été un facteur. Habiter une région que les autres sociétés considéraient trop isolée et aride pourrait avoir donné des années ou même des décennies à la civilisation pour se développer sans avoir à s'inquiéter de l'invasion d'un puissant voisin. Pendant cette période, des populations de marchants en transit payaient un tribut afin de pouvoir faire du commerce à Petra et ils auraient influencé la culture embryonnaire, mais aussi favorisé une classe des marchands de plus

en plus riche. Ces riches individus ont voulu laisser leur marque sur la nouvelle civilisation et l'ont fait par le financement de monuments, d'immenses tombes et d'une variété de poteries et céramiques sophistiqués qui étaient uniques dans tout le Levant.

L'architecture n'est toutefois jamais un projet abordable, et la conception de tels bâtiments a dû être financée par de grandes sources de revenus. Les Nabatéens ont été capables de générer suffisamment de revenues grâce à la monopolisation d'un item de luxe parmi les plus importants du monde antique, l'encens particulièrement à cause de l'explosion de la demande pour cette résine, aussi appelé oliban, pendant le premier millénaire avant Jésus Christ. De nos jours, cette épice n'est plus reconnue que comme un item pour les spectacles de Noël et l'un des cadeaux offerts par les Rois Mages à l'enfant Jésus, mais l'oliban avait plusieurs utilisations dans le monde antique. Les Israélites l'utilisaient dans le Tabernacle de Premier et Second Temples de Jérusalem, en tant qu'ingrédient pour le parfum du sanctuaire et pour accompagner les offrandes de nourriture. Les restes carbonisés d'oliban étaient écrasés pour fabriquer cet eye-liner distinctif qu'utilisaient les anciens Égyptiens, comme illustré dans les murales de leurs monuments. L'encens avait aussi des utilisations en parfumerie, en médecine traditionnelle et même pour les soins de la peau.

À cause de l'emplacement de Nabatène par rapport à la Méditerranée, l'Égypte et l'Arabie, celle-ci se trouvait à la croisée des routes de commerce qui traversaient le monde antique, ce qui permit aux Nabatéens de s'occuper non seulement de l'oliban, mais aussi de la myrrhe, des épices, de l'indigo et d'autres aromat4es provenant d'Afrique, d'Inde, de Chine et de plus loin encore. Selon le premier livre des Rois de l'Ancien Testament, ce commerce aurait encouragé la reine de Saba à visiter le roi Salomon à Jérusalem. Les Nabatéens étaient le premier intermédiaire pour le commerce des épices, ils assuraient le transport de celles-ci depuis Petra

jusqu'aux villes portuaires de Gaza et Alexandria. Ainsi, lorsqu'ils gagnèrent le contrôle politique des terres adjacentes à la frontière de l'Arabie, ils ont commencé à être plus actifs dans la production et la distribution des épices.

Les rois nabatéens, comme le convenait leur rôle plus près de celui d'un président de compagnie que d'un empereur plus traditionnel à la manière des dirigeants de Rome, prenaient les commandes du pays avec une manière de fonctionner assez Helléniste, qui se concentrait beaucoup plus à assurer le bien-être de leur économie immédiate plutôt que de tenter d'étendre ses frontières par des conquêtes militaires. Lorsque les marchands passaient à travers Nabatène pour se rendre vers des destinations dans tout le Levant et le sud de la Méditerranée, ils payaient des tributs qui enrichissaient le royaume. Cette richesse favorisa l'apparition d'une forte classe de marchands locaux qui possédaient un capital superflu qui permit l'émergence de patronats pour les arts, la science et l'architecture. Il en résulta la construction de grands monuments et structures, qui incluaient de gigantesques tombes et sanctuaires aussi bien qu'un splendide amphithéâtre extérieur capable d'accueillir 6000 personnes.

L'héritage le plus important des Nabatéens est la cité de Petra. C'était une forteresse magnifique taillée dans les falaises de grès roses de la région et cette œuvre d'art, réussite d'architecture et d'ingénierie, a existé silencieusement aux côtés des civilisations complexes de Grèce, de Rome et d'Égypte. Même si cette cité a des origines encore plus anciennes, car elle été occupée par les Édomites avant le troisième siècle avant Jésus Christ, mais ce sont les Nabatéens qui l'ont transformée en un monument d'architecture et en une splendeur artistique dont la beauté et la majesté peuvent encore de nos jours être entrevus parmi ses ruines.

À l'apogée de leur influence, les Nabatéens avaient établi des routes de commerce qui parcouraient tout le monde arabe, entraient dans les îles de la Mer Égée et se rendaient aussi loin qu'à la Baie de Naples. Cependant,

toutes ces constructions ont attiré l'attention de Rome. Alors que Rome continuait son expansion dans le Levant pendant le premier siècle de notre ère, Nabatène devint de plus en plus isolée et la pression devint plus forte pour qu'elle ait à payer un tribut au puissant empire. Rome a finalement annexé Nabatène en l'an 106 de notre ère, période après laquelle sa culture a graduellement sombré dans l'obscurité.

Pourquoi cette culture a-t-elle disparu? Cette question persistante est le sujet de plusieurs théories savantes.

Une culture aussi riche que celle de Nabatène, florissante dans la région isolée du nord de l'Arabie, aurait dû avoir le potentiel de se défendre contre tout envahisseur. En effet, des tentatives d'invasions romaines dans la région au premier siècle avant J.-C. ont échoué, ce qui a permis à Nabatène de demeurer l'un des seuls royaumes libre des lois impériales. Les vastes ressources de Rome lui ont cependant permis de renforcer son influence persistante dans la région, pour éventuellement avoir l'effet de déplacer les centres de commerce vers l'Égypte et d'autres régions.

Les Romains avaient reconnu depuis longtemps le potentiel économique qu'apporterait la possession du commerce nabatéen et ils ont cherché à faire du capital dans des domaines plus favorables au contrôle romain. Les rois nabatéens ont désormais dû suivre les règles du jeu des Romains, qui demandaient de payer un tribut à Rome pour pouvoir garder leur place dans le marché des encens.

Au moment où l'empereur Trajan a finalement annexé Nabatène à Rome en 106 apr. J.-C., la culture nabatéenne avait déjà commencé à s'éteindre. L'influence romaine apporta un certain renouveau à la prospérité de Nabatène, mais cela coûta malheureuse son indépendance à la région. Les aspects uniques de leur culture, particulièrement la poterie, l'alphabet et le système de gouvernance ont disparu.

Certains chercheurs affirment que les Nabatéens n'ont pas réellement disparu mais qu'ils ont simplement été assimilés aux civilisations des

environs ou qu'ils auraient immigré vers d'autre centres de commerce. C'est une théorie extrêmement plausible, car la culture nabatéenne se définissait moins en une civilisation unifiée qu'en un regroupement de familles et tribus arabes libres. Ces groupes étaient supervisés par des rois qui étaient aussi considérés les Sheikh de leur tribu. On peut comparer les relations entre ces groupes à celle des États-Unis avant qu'ils ne soient unifiés par la guerre de Sécession américaine : c'était un peu plus qu'un concept académique qui se situait juste en dessous d'une identité d'états comme celle d'être un New-Yorkais. Se pourrait-il que ces peuples du désert farouchement indépendants aient simplement sacrifié l'aspect le plus vital de leur culture, leur liberté?

Une autre théorie affirme que depuis leurs débuts jusqu'à leur chute, les Nabatéens auraient vécu une double vie. Ils auraient développé une image publique, qui, un peu comme la cité de Petra même, aurait montré l'illusion d'une société très complexe et unifiée, alors qu'ils seraient en réalité restés connecté au style de vie nomade du désert duquel ils avaient émergé. Cet argument apparaît aussi viable lorsqu'on prend en compte la vitesse à laquelle ils sont sortis du sable pour bousculer Rome et comment ils ont été absorbé aussi rapidement dans la culture romaine et la culture arabe.

Le développement de leur religion apporte quelques indices sur la nature de leur disparition : les divinités nabatéennes majeures, Al-Uzza et Dushara, étaient originellement représentées par de simples blocs de pierre taillés dans les collines des environs, connus sous le nom de bétyles. Suite à l'influence de la Grèce et de Rome, Al-Uzza et Dushara ont commencé à prendre une forme plus anthropomorphique, avec un visage et d'autres caractéristiques humaines. Les chrétiens de Byzance ont trouvé un terreau fertile à la conversion parmi la population de Petra au quatrième siècle de notre ère. Une population qui pivote rapidement d'un système de croyances à un autre pourrait effectivement avoir la flexibilité requise pour retourner

au mode de vie que ses habitants pratiquaient avant leur apogée en tant que poids lourd économique.

D'autres ont proposé que, alors que le commerce qui permettait au pouvoir nabatéen de se soutenir a graduellement décliné, leur identité culturelle pourrait avoir fait de même. Des échanges commerciaux rigoureux ont favorisé les interactions avec des voyageurs provenant de partout dans monde connu, et on peut supposer que chacune de ces cultures a laissé une marque sur Nabatène. Cette théorie permettrait d'expliquer leurs vastes connaissances de l'architecture, l'ingénierie et la poterie; particulièrement si on considère le fait que chacun de ces aspects de leur culture reflète des influences de la Grèce, de Rome, de l'Égypte et du peuple Araméens. Leur écriture était d'origine araméenne, mais certaines inscriptions semblent indiquer qu'ils étaient Arabes, alors que d'autres pointe plutôt vers les Araméens. Ce mélange d'influences pourrait indiquer que les Nabatéens avaient de grandes capacités d'adaptation, mais peut-être étaient-ils incapable ou n'avaient-ils pas la volonté de soutenir une culture qui leur aurait été unique. Ils ont été victime du multiculturalisme.

Malgré les essais infructueux des Romains pour tenter de saisir le commerce des épices par la force, les routes commerciales ont commencé à se déplacer après l'implication de Rome et Petra s'est retrouvée isolée dans le désert. Le commerce continental de l'encens dans le sud de l'Arabie s'est mis à décliner à même temps que l'économie impériale romaine. Le chant du cygne de Petra est finalement venu lors d'un tremblement de terre en 363 apr. J.-C.

C'est à cette époque que Petra a embrassé le Christianisme, mais la société nabatéenne originelle semble avoir graduellement fondue dans le désert d'où elle était venue. Peut-être ses habitants sont-ils retournés à leurs racines pour retrouver leur ancienne liberté. Ils ont laissé derrière un mystère dans le sable et une cité de pierre roses aujourd'hui silencieuse.

Il est donc approprié que le retour de fortune de Petra se soit fait en association avec le film Indiana Jones et la Dernière croisade. Les touristes et badauds considéreront maintenant que le fameux temple détient un secret insondable; une façon approprié de décrire la nature de leur disparition.

L’empire du commerce qui aurait caché une tribu perdu d’Israël et l’Arche d’Alliance

Jusqu’à tout récemment, un obélisque de granite s’élevait à la place de la Porte Capène de Rome (Porta Capena en italien), sur le site du Circus Maximus romain. Il symbolisait le régime fasciste italien de Mussolini et l’inauguration malavisée de son « nouvel Empire Romain ».

Mais cet obélisque n’a pas été construit par les Romains.

La stèle de granite, haute de 24 mètres et ornée de fausses portes et fenêtres dans le bas et le haut, n’était à Rome que depuis l’époque du règne de Mussolini dans les années 30. Elle avait été volée à un empire oublié, qui fut le siège de rois qui ont possédé une influence considérable sur l’économie de l’Empire Romain lui-même. En 2008, le monument fut retourné à sa demeure originelle, le site du royaume légendaire d’Éthiopie, dont la ligné de rois remonte jusqu’à Salomon.

L’ancienne civilisation d’Askoum s’est développée dans l’une des plus anciennes régions continuellement habité du monde. Des références à l’Éthiopie apparaissent fréquemment dans les travaux d’Homer et d’Hérodote, et cette région était considérée à l’époque comme la limite du monde connu. C’est là que des civilisations encore plus anciennes que celle d’Aksoum se sont développées, la plus proéminente d’entre toutes était celle de D’mt, qui aurait occupé au huitième siècle av. J.-C. une partie des régions aujourd’hui occupées par l’Érythrée et l’Éthiopie. Alors que le peuple D’mt s’est éteint vers le quatrième siècle av. J.-C., celui d’Aksoum a éventuellement grandi pour consolider son emprise sur la totalité du sud de l’Égypte et devenir une redoutable puissance économique.

Au premier siècle de notre ère, l’Empire aksoumite contrôlait toute la région située au sud du Levant. Il occupait cette région clé qui permettait d’asseoir son pouvoir et d’étendre son influence jusqu’à Rome. L’isolation relative d’Aksoum lui permettait de ne pas être une cible de conquête trop

facile à atteindre comparé aux civilisations du Proche-Orient et de la Mésopotamie qui se situaient au carrefour de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, et qui étaient perpétuellement dans la mire d'états en compétition. Cette sécurité leur a donné la liberté de développer une culture complexe et dynamique.

Le niveau de dextérité et de production qu'ils ont atteint fut assez notable pour une civilisation antique, ce qui les mettait au même niveau que les Grecs et d'autres cultures voisines. Non seulement les Aksoumites étaient la seule culture africaine ancienne à frapper des pièces, mais ils exploitaient aussi des mines de métaux précieux, produisaient des artéfacts et poteries uniques, ont créé leur propre alphabet. Ils supervisaient une toile complexe de routes de commerce où s'entrecroisaient la Route de la Soie vers l'Inde et la Chine avec des routes terrestres qui s'enfonçaient dans les profondeurs de l'Afrique. Ils étaient le noyau d'un réseau commercial qui s'effondrerait éventuellement pour ne reprendre son ancien statut qu'avec l'inauguration de l'Âge des Grandes Explorations par les Espagnols et les Portugais au XVI^{e} siècle.

Le langage aksoumite et les accomplissements littéraires de ce peuple étaient en avance de plusieurs siècles sur leurs voisins analphabètes et est aujourd'hui encore un important langage classique pour les chercheurs spécialiste du monde antique. Le Guèze, ou Ge'ez, le langage écrit de l'Éthiopie, s'est développé en 500 av. J.-C., et l'Amharique éthiopien, avec aujourd'hui plus de 20 millions de locuteurs dans le monde, aurait pour origine ce langage ancien. Pour les Aksoumites, cette langue sémitique était celle de leur Église ancienne, et celle-ci est encore utilisée dans les célébrations liturgiques de l'Église Orthodoxe d'Éthiopie et par la communauté Beta Israël. Avec leur propre langage et monnaie, les Aksoumites se sont taillé une niche en tant qu'empire le plus avancé au niveau culturel et industriel du continent Africain au sud de l'Égypte.

La raison la plus importante pour laquelle les Aksoumites ont été capables de surpasser leurs voisins fut le simple fait qu'ils exportaient une quantité significative d'aliments. Ils récoltaient le blé et l'orge à une échelle massive, une simple tâche à une époque où la corne de l'Afrique était plus fertile que de nos jours, où frappe souvent la famine. Ils étaient connus dans le monde antique pour leurs exportations de nourritures, même si l'Égypte avait meilleure réputation en tant que corne d'abondance de l'empire romain. Outre le grain, les Aksoumites produisaient d'autres biens dérivés des animaux et les préparaient pour l'exportation, particulièrement l'ivoire et les carapaces de tortues. Ils expédiaient ces biens exotiques depuis leur port à Adulis vers les coins les plus reculés de l'ancien monde. Ils étaient aussi des importateurs dynamiques; leurs marchands étaient connus des Romains, Égyptiens et Arabes en tant que fournisseur d'items précieux et exotiques. Si quelqu'un voulait trouver un objet rare ou difficile à trouver dans le monde antique, il ne pouvait trouver mieux que dans l'un des marchés aksoumites.

Cette culture n'a que très récemment été reconnue par les chercheurs pour sa position de puissance dans le monde antique. La vision traditionnelle de la culture aksoumite, qui a peut-être été colorée par les difficultés rencontrées par l'Éthiopie moderne, la considère souvent comme un dérivé de ses voisins. Les érudits considéraient cette culture purement comme une importation de celle de l'Arabie. Toutefois, des artéfacts historiques, parmi lesquels on retrouve des écrits guèzes, ont permis de déterminer que cette culture était intrinsèquement africaine. Ainsi, non seulement Aksoum était-elle unique pour l'époque, mais c'était aussi l'une des civilisations les plus anciennes, dont les racines de ses origines remontent jusqu'à 2000 av. J.-C., comme le démontrent des artéfacts anciens trouvés lors de fouilles archéologiques.

Aksoum fut aussi le premier empire majeur de l'ancien monde à se convertir au Christianisme, et son Église Orthodoxe puise ses origines à

l’époque pendant laquelle les premières traditions chrétiennes se sont développées. Leurs croyances traditionnelles semblent avoir été près de la Chrétienté; même avant leur conversion, les Aksoumites vénéraient une trinité de dieux qui s’est graduellement transformé en un système de croyance monothéiste. Au quatrième siècle apr. J.-C., le people aksoumite était une nation chrétienne, ils adhéraient aux traditions liturgiques établies par l’évêque grec Frumence, professeur du roi d’Aksoum Ézana II.

Certains Éthiopiens affirment toutefois qu’une connexion encore plus ancienne existe entre leur peuple et le dieu de l’Ancien et du Nouveau Testaments. Une communauté juive composée de plusieurs centaines de milliers de personnes, Africaines par leur race mais Juives de par leur religion, oubliée depuis des siècles, a récemment été découverte dans la province de Gondar, située au nord du pays. Cette communauté affirme que leurs ancêtres se sont convertis au Judaïsme à l’époque des rois Israéliens, il y a de cela plus de trois milles ans.

D’où proviennent ces juifs éthiopiens? Il est aujourd’hui impossible de répondre à cette question, mais d’anciennes chroniques peuvent nous révéler des indices. Selon un texte liturgique éthiopien vieux de 700 ans, les rois Aksoumites auraient été les descendants des enfants issus du mariage entre le Roi Salomon et la Reine de Saba, une princesse africaine qui a visité le fameux monarque juif pour être témoins de sa sagesse légendaire.

Que ces affirmations relèvent de la vérité historique ou non, il est toutefois indéniable que cette communauté fut réellement victime d’oppressions à cause de leurs croyances. Les juifs éthiopiens, parfois appelés Falashas, ont été pendant des siècles la cible d’intenses vagues de persécution, autant de la part de leurs voisins musulmans que de leurs voisins chrétiens, à un point tel que le gouvernement israélien a développé un programme pour les déménager vers Israël afin de les protéger. Le programme de relocalisation a débuté avec des événements comme l’Opération Moïse, en 1984-1985, pendant laquelle plus 8000 personnes

identifiées comme « juifs éthiopiens » par le gouvernement israélien ont été transportées par avion depuis un camp de réfugiés soudanais où ils avaient fui la famine; ou encore l'Opération Salomon où 14 000 d'entre eux ont été secourus à Addis-Abeba alors que des rebelles d'Érythrée encerclaient la capitale. L'immigration organisée des juifs éthiopiens vers l'État d'Israël s'est formellement terminé en Août 2013, avec l'arrivée d'un avion transportant 450 immigrants à Jérusalem, ce qui a clôt un programme qui s'est étendu sur trois décennies. Près de 90 000 Éthiopiens ont immigré en Israël grâce à celui-ci.

Pour certains croyants, ces lignées anciennes qui rejoindraient les Éthiopiens à l'ancienne Israël sont beaucoup plus que de simples curiosités historiques. Pour eux, il s'agit là du lien qui existerait entre Aksoum et l'Arche d'Alliance. La relique sacrée est décrite dans le Livre de l'Exode comme le lieu d'entreposage de la première Torah, du bâton d'Aaron ainsi que des tablettes de pierre où sont inscrits les dix commandements, et celle-ci était au cœur du culte Juif jusqu'à la construction de Premier Temple de Salomon. On croyait que l'Arche avait été détruite lors de la destruction de Jérusalem et du temple de Salomon en 597 av. J.-C. De nombreuses théories affirment cependant qu'elle existe toujours, cachée à quelque part sous haute-sécurité au Moyen-Orient ou en Afrique. Parmi les endroits suggérés, on retrouve le Mont Nebo d'Israël, l'Afrique du Sud, ou encore, si on devait croire la fin du film « les Aventuriers de l'Arche Perdu », dans une caisse anonyme d'un énorme entrepôt.

La théorie la plus populaire est toutefois que l'Arche se trouve réellement en Éthiopie. Cette théorie a été officiellement endossée par l'Église Orthodoxe Éthiopienne, qui aurait même déjà utilisé la soi-disant Arche lors de processions rituelles. On croit qu'elle repose dans la chapelle de l'Église Notre-Dame de Zion et elle y serait depuis l'époque du roi Menelik I, fils supposé de la Reine de Saba. Selon les tenants de cette théorie, une lignée successive de moines garderait l'Arche. Lorsque l'un

d’entre eux meurt, un autre est choisi, dévouant l’un après l’autre leur vie à la protection de la sainte relique. L’existence de l’objet est considéré contestable par la majorité des chercheurs, mais ces récits démontrent la profondeur de la foi en Éthiopie et le rôle majeur qu’aurait joué la chrétienté dans le développement d’Aksoum en tant que puissance du monde antique.

Pourtant, la puissance politique de l’ancien royaume reposait davantage sur la nature changeante du commerce mondial que sur la religion. La force d’Aksoum était liée à sa proximité à la Mer Rouge et sur le flot continu de vaisseaux commerçants qui venaient et partaient de ses ports. Un autre facteur déterminant était sa position en tant que point de passage lors des déplacements des marchands sur le continent. Ce système de commerce a été initialement catalysé par la découverte d’une route directe vers les Indes via la Mer Rouge, une bénédiction pour le développement d’Aksoum car l’empire devint ainsi l’un des importateur clé de biens indiens pour Rome. Pendant 400 ans, les Aksoumites ont prospéré. À son apogée, l’influence d’Aksoum s’étendait de l’Éthiopie et l’Érythrée jusqu’au Yémen et à l’Arabie à travers la Mer Rouge, et son contrôle s’étendait aussi aux routes caravanière qui traversaient l’Égypte depuis les rives est de la Mer Rouge.

Un récit ancien provenant d’un marchand du premier siècle de notre ère raconte l’influence d’Aksoum sur le marché de l’ivoire : « de l’autre côté de l’Île-Montagne, sur le continent, à une distance de vingt stades de la mer, se trouve Adulis, un village de bonne taille, depuis lequel un voyage de trois jours permet de se rendre à Coloe, une ville du continent qui est aussi le premier marché d’ivoire. Depuis cet endroit jusqu’au à la ville où vivent les gens appelés Auxumites[3], il faut faire un autre voyage de cinq jours; c’est à cet endroit qu’est acheté tout l’ivoire du pays qui s’étend au-delà du Nil jusqu’au district nommé Cyeneum. »[4]

L’aspect le plus notable de la culture Aksoumite qui peut encore aujourd’hui être observé serait le développement de ses obélisques distinctifs. Ces totems ornementaux de granites taillé s’élevaient pour commémorer des empereurs, ancrés sous terre et pointant vers le ciel pour proclamer au monde entier la gloire d’Aksoum et de ses rois. Les obélisques anciens étaient des symboles de l’endurance d’une culture qui a prospéré pendant 1000 ans. Ce n’est pas une coïncidence que Mussolini se soit décidé à installer le Grand Obélisque à Rome, car il espérait que son régime fasciste bénéficierait de la même endurance. Heureusement pour le monde libre et démocratique, l’obélisque n’a pas exhaussé son souhait.

Au début du IX^{ème}, le pouvoir et l’influence des Aksoumites a commencé à faiblir, particulièrement à cause de la montée et de l’expansion du Califat Islamique de l’est. Ces nouveau rivaux sortis du désert d’Arabie vers la moitié du VII^{ème} siècle ont rapidement prit le contrôle de la Mer Rouge, ce qui a poussé le royaume éthiopien vers l’isolation. La cause du déclin des Aksoumite ne peut toutefois pas être entièrement mise sur le dos du califat. Ce déclin a précédé l’apparition de l’Islam de plusieurs décennies, alors que s’est terminée la production de monnaie au début du VIIème siècle, signal de la détérioration de son industrie et de son économie. Peu après, les populations se sont éloignées des côtes pour entrer dans les terres afin de se protéger de l’invasion du califat. Aksoum a été abandonnée en tant que capitale et l’Éthiopie a perdu le contrôle de la majorité de ses territoires côtiers, et par extension de ses états tributaires. La civilisation est ensuite sortie de l’histoire écrite.

Aucun raison singulière ne peut expliquer adéquatement ce déclin, et le sujet fait l’objet de féroces débats académiques jusqu’à ce jour. L’explication la plus plausible apporte un certain nombre de facteurs qui auraient pu contribuer, depuis des changements environnementaux à des renversements politiques, et ce partout dans la région. La montée de l’Islam a aussi probablement été un facteur décisif pour le royaume Orthodoxe

Chrétien. Avant la croissance du califat, la religion la plus puissante de la région était le Christianisme, et les Éthiopiens jouissaient d'une certaine ascendance sur les états chrétiens voisins, un peu comme une Byzance de l'est et les royaumes coptes du nord. Toutefois, à la fin du VIIème siècle, le Christianisme n'était plus qu'une religion de seconde classe dans la corne de l'Afrique et détenait beaucoup moins de pouvoir qu'auparavant.

À cause de la nature mystérieuse du déclin d'Aksoum, l'empire a pris une sorte de caractère mythique. Les historiens pointent vers une légende de l'histoire locale qui parle d'une reine qui aurait pris le pouvoir au sud et qui aurait ensuite exterminé la ligné royale, puis détruit l'empire, qui aurait probablement été affaiblit par des sécheresses successives et l'inhabileté des habitants à s'adapter aux changements du climat. Le folklore local raconte aussi l'histoire de la reine Gudit, ou Judith, une adepte du Judaïsme éthiopien, qui aurait ordonné de brûler les églises et de détruire les textes anciens. Ces deux récits de reines puissantes pourraient être basés sur des faits, car des historiens contemporains auraient découvert les traces d'une femme usurpatrice qui aurait dirigé le royaume pendant un temps. Mais ces mythes semblent être des fabrications tardives, et peu d'informations sur cette femme ne nous est parvenu.

Quelle que soit la raison ou combinaison de raisons pour son déclin, Aksoum et sa puissance incroyable ont disparu vers la fin du premier millénaire. Ce ne fut bientôt plus qu'un lointain souvenir pour le royaume qui s'est installé sur ses ruines. Les robustes obélisques, dont plusieurs se sont effondrés à cause de l'activité sismique de la région, sont devenu des anomalies du paysage, distants et mystérieux.

Malgré l'extermination apparente de l'ancienne lignée Aksoumite et le déclin d'Aksoum en tant que pouvoir économique, une poignée d'archives précises maintenues par les moines de l'Église Orthodoxe Éthiopienne a survécu depuis l'antiquité. Certains Afro-Américains ont démontré un nouvel enthousiasme pour la culture éthiopienne à la fin du XXème siècle,

ce qui permit de renouveler l'intérêt pour Aksoum et son influence culturelle. Les traditions, la cuisine et les coutumes éthiopiennes ont été réintroduites au monde entier, dans un effort de démontrer que l'Afrique méritait elle aussi une place à la table des plus grandes cultures anciennes du monde.

L'intérêt moderne pour les Aksoumites a aussi à voir avec sa dernière dynastie régnante : les mythiques rois Salomnites. Leur lignée remontrerait jusqu'au mariage du Roi Salomon et de la Reine de Saba, et ils auraient été fiers de proclamer qu'ils descendraient de l'homme le puis sage d'Israël et de son roi le plus puissant. Au Xème siècle, la dynastie régnante de Zagwe fut renversée par celui qui deviendrait l'empereur d'Éthiopie et qui se disait descendre de l'ancienne maison royale Aksoumite. Ces rois ont dirigé Aksoum, puis l'Éthiopie, avec très peu d'interruption jusqu'à 1974.

Cette dynastie a pris une aura mythique pour certains groupes, et certains en sont même venus à penser que ces descendants du Roi Salomon seraient des figures messianiques. Le dernier roi éthiopien, Haile Selassie, est considéré par les adeptes de la religion Rastafari comme un messie moderne à cause de son rôle dans le mouvement Panafricain des années 30. Les croyants de cette idéologie spirituelle basée sur l'Afrique, qui serait pratiquée par 200 000 et 800 000 personnes, l'idolâtrent comme le messie revenu sur terre de la Bible qui doit conduire le monde dans un nouvel âge d'or de vertu, de prospérité et de paix éternelle. Plus important encore, il devrait mener la population de l'Afrique et la diaspora africaine vers la liberté. Selassie a lui-même contribué à alimenter ce mythe. En 1961, il a raconté à une délégation Jamaïcaine en Éthiopie qu'il les aiderait personnellement à être rapatriés. En 1966, il a visité la Jamaïque et environ 100 000 Rastafaris sont venu le voir descendre de l'avion à l'aéroport de Kingston. Il fut incapable de sortir de l'avion à cause de la foule qui s'était accumulée sur le tarmac.

De nos jours, en Éthiopie et en Érythrée, les anciens obélisques s’élèvent encore sur les collines de l’ancien royaume d’Aksoum et les chrétiens suivent encore les anciennes traditions orthodoxes en utilisant l’ancien langage Guèze et des pratiques fidèles à celles des origines de leur foi dans des églises plus anciennes que la cathédrale de Rome. Le royaume Aksoumite a beau être tombé dans l’ignominie, son esprit illustre vit encore.

Les fantômes de l’Amérique Coloniale

Hamilton McMillan, un législateur de la Caroline du Nord à la fin du XIX^{ème} siècle, avait de bonnes relations avec ses voisins « Redbones », même s’il était mystifié par leur origine. Ils avaient originellement reçu ce surnom à cause de leurs supposés ancêtres amérindiens; leur nom officiel était les Melungeons, synonyme de « métisse » en français. On croyait que ce groupe était à l’origine un mélange entre Européens, Africains du Sub-Sahara et Amérindiens. Pour rendre la question de leurs origines encore plus déconcertante, McMillan appris que la tribu se considérait comme les descendants de la colonie perdue de Roanoke.

À première vue, ces allégations peuvent sembler farfelues, car il n’y a pas de survivant connu à cette colonie du XVI^{ème} siècle. Les Melungeons étaient de plus considérés comme les descendants d’unions interraciales entre personnes de couleur, qui étaient libres, et d’Amérindiens. Cependant, McMillan remarqua que beaucoup de mots natifs Redbones semblaient suspicieusement près de l’anglais vernaculaire utilisé plusieurs siècles auparavant. Plusieurs de leurs noms de famille étaient semblables à ceux de la liste des membres de la colonie, disparue deux siècles avant l’indépendance des États-Unis.

L’histoire de Roanoke est l’un des mystères non résolu des plus persistants de l’Amérique. Leurs disparition est en quelques sortes une histoire de fantômes contée et racontée dans les cours d’histoires à travers le pays. La colonisation de l’île de Roanoke et sa disparition forment un récit empreint de trahison, d’incompétence et d’ambiguïté.

L’histoire de la colonie débute lorsque les Européens colonisèrent le Nouveau-Monde lors de la glorieuse période de l’Âge de l’Exploration. Afin de faire compétition aux Espagnols, qui pillaient les Amériques de ces richesses dans les années 1580, la reine d’Angleterre Élizabeth I demanda à Sir Walter Raleigh de monter une expédition en Amérique du Nord. Le but de celle-ci était d’assurer une présence anglaise sur le continent pour

trouver des richesses, et aussi pour potentiellement convertir les Amérindiens à la religion protestante avant qu'ils ne deviennent chrétiens aux mains des prêtres espagnols.

En 1585, Raleigh organisa un voyage vers l'est, une expédition qui semblait selon plusieurs damnée depuis le début. Le voyage était mené par le cousin de Raleigh, Sir Richard Grenville, et incluait cinq vaisseaux pour se rendre sur l'île de Roanoke dans la province de Virginie, suivi par une expédition d'éclaireurs à compléter l'année suivante. C'était une colonie composée uniquement d'hommes, créée selon le modèle des groupes de conquistadors espagnols, et ils devaient trouver des femmes parmi les populations locales. Ils se sont installés sur les rives protégées de l'île de Roanoke, qu'ils considéraient comme une terre « absolument agréable et fertile », habitée par un peuple « aimant et loyal ». Dans les mois qui ont suivi, une série d'incidents ont presque empêché l'expédition d'être un succès.

Grenville s'y est rendu avant Raleigh, et sa petite flotte a été abîmée par des tempêtes et des accidents. Il s'est arrêté à Porto Rico pour attendre l'arrivée de son cousin, car ils avaient convenu de s'y rencontrer, advenant le cas d'une interférence. Au moment de l'arrivée de la flotte de Raleigh, Grenville avait perdu patience, et ses deux navires avaient pris la mer pour les Amériques sans attendre l'arrivée des trois autres. En chemin, le bateau de Grenville a frappé un haut-fond. Tout le matériel périssable présent à bord fut perdu, mais l'équipage réussit à réparer les dommages et ils ont continué leur chemin.

Finalement, à la fin du mois de Juin, tous les membres de la flotte étaient arrivés et avaient commencé leur nouvelle vie dans le Nouveau-Monde. Les 108 hommes qui avaient été laissés sur Roanoke s'étaient établis sur le côté nord de l'île et ils avaient construit un fort contre les intrusions des Espagnoles.

La première année de la colonie fut pleine de périls, principalement à cause de l'action des colons. En premier lieux, ils parvinrent à s'organiser en un petit village et à reconnaître la faune et la flore locale. Ils ont construit des maisons avec des toits de chaume et ils faisaient pousser du maïs, des pommes de terre et du blé. Ils ont par contre eu rapidement un incident avec le peuple Croatoan local, avec qui ils avaient pourtant eu des relations plaisantes et fait des échanges commerciaux de perles et d'autres items, et leurs relations ont tourné au vinaigre. Les Croatoens furent accusés de voler les colons; que ce soit vrai ou non, les accusations ont marqué le début des hostilités entre les deux groupes. Les colons ont frappé les premiers, en incendiant un village croatoen en guise de représailles pour les vols.

Ils ont ensuite dû se défendre contre les attaques des Croatoens, ce qu'ils ont réussi. C'était une décision à la prudente d'un point de vue tactique, mais naïve d'un point de vue stratégique, car les Indiens étaient leurs meilleurs partenaires potentiels pour le commerce. Les colons se retrouvèrent rapidement à manquer cruellement de nourriture, car les récoltes n'étaient pas à point et ils n'avaient pas construit de greniers adéquats pour entreposer le grain.

Grenville est alors retourné en Angleterre afin de rapporter d'autres vivres à la jeune colonie, qui était en un état de conflit et de désagréments internes à cause des conditions de famine. Lorsqu'il est retourné à Roanoke l'année suivante, il a trouvé la colonie abandonnée, à l'exception de quinze hommes restés derrière pour tenir le fort. Il imagina le pire, mais ses peurs furent vite calmées. Grenville apprit que les colons avaient été visités par son opposant Sir Francis Drake, qui avait jeté l'ancre à Roanoke en route vers l'Angleterre avec une cargaison de trésors. Drake avait offert aux colons de les ramener à la maison avec lui, ce qu'ils avaient accepté avec enthousiasme. Le vaisseau de vivre les avaient manqué de quelques jour.

Sir Walter Raleigh a tenté une seconde fois de coloniser l'île. Il a affrété une autre flotte pour adresser les défauts de la première tentative de colonisation. Premièrement, des femmes et des enfants ont été intégrés au groupe, pour augmenter le désir des hommes de s'installer sur place. Deuxièmement, il a offert un lopin de terre à chaque colon dans la nouvelle ville de Raleigh. Encore plus d'hommes ont signé pour ce voyage. La deuxième vague de colons est arrivée en Juillet 1587, s'installant sur les ruines du premier village abandonné. L'une des femmes de l'expédition était enceinte à son arrivée, et elle a donné naissance au premier enfant anglais né dans le Nouveau-Monde, Virginia Dare, le 18 Août 1587.

Pourtant les problèmes majeurs qui avaient entravés le développement de la première colonie n'avaient pas été résous. Les relations avec communautés locales étaient encore pauvres, malgré les tentatives du Gouverneur John White de ré-établir des relations amicales. Une source de nourriture fiable était aussi difficile à garantir sur les terres non-cultivées. White retourna en Angleterre pour ramener des provisions adéquates pour passer l'hiver ainsi que des troupes, car les colons craignaient une attaque des Indiens. Il dépêcha une garnison au fort et retourna en Angleterre, mais pas avant de laisser comme instruction aux colons de laisser une note dans le cas où ils décideraient d'abandonner la colonie ou s'ils devaient rencontrer des problèmes majeurs.

White promit de revenir rapidement, mais il ne put y retourner pendant trois ans. C'était incroyablement difficile de traverser l'Atlantique pendant l'hiver et le capitaine refusa de retourner en Amérique à cette période de l'année. L'Angleterre était aussi entrée en guerre avec l'Espagne et se préparait à l'invasion de la puissante Armada Espagnole. En 1588, le bateau de White a été réquisitionné pour contenir la marine de Phillip II. White ne put retourner en Amérique avant d'avoir engagé deux petits navires au printemps de 1588. Il encore été retardé lorsque les capitaines de ces vaisseaux ont tenté de capturer des bateaux espagnols pour les piller, mais

ils ont été eux-mêmes capturé et leur cargo volé. White n'a donc pas pu retourner aux colonies avec des vivres et du matériel avant 1590, alors qu'il voyageait avec une expédition corsaire qui a accepté de s'arrêter à Roanoke en chemin vers le Caraïbes.

White est descendu du navire, a mis pied sur l'île et n'a été accueilli que par le silence.

La colonie était complètement déserte. Il ne trouva aucun des 90 hommes, 17 femmes ou 11 enfants qu'il avait laissés sur place. White commença à explorer le village pour trouver des indices pouvant expliquer ce mystère. Alors qu'il marchait dans les rues, il remarqua qu'une des maisons avait été méthodiquement démontée. Il n'y avait aucune trace des colons ni aucune indication d'agressions ou d'attaques. C'était comme s'ils avaient tout emballé et étaient partis de façon ordonnée. Le seul indice qu'il put trouver était le mot « Croatoan » gravé sur un poteau. White conclut que les colons étaient partis sur le continent pour trouver un endroit mieux protégé, peut-être auprès d'une tribu plus amicale. Pourtant, la question demeure. Avant son départ pour l'Angleterre, White leur avait demandé de graver une croix malte sur un arbre s'ils devaient être forcé d'évacuer l'île. Il raisonna que le mot « Croatoan » signifiait qu'ils étaient partis pour l'île de Croatoan (aujourd'hui nommé Hatteras Island) pour trouver refuge et possiblement trouver d'autres sources de nourriture.

Il n'eut pas assez de temps pour découvrir le sort ultime des colons. Des ressources limitées et une tempête qui approchait eurent pour effet que les hommes de White refusèrent de s'embarquer dans une mission d'investigation. Le jour suivant, son expédition retourna en Angleterre. Plus de douze ans passèrent avant que Walter Raleigh ne retourne en Amérique, cette fois avec Samuel Mace. Malheureusement, l'explorateur fut incapable de trouver ce qui était arrivé aux colons car l'attrait du profit des matelots mit sa mission en échec. Le bateau passa un temps considérable dans les Outer Banks pour que les membres de l'expédition puissent ramasser du

bois aromatique extrêmement précieux, comme du sassafras, qui pouvait être vendus à très haut prix en Angleterre.

Lorsqu'ils mirent enfin les voiles pour Roanoke, une autre tempête menaçait leur voyage. L'équipage préféra retourner en Angleterre, et jusqu'à ce jour, le mystère du sort des colons de Roanoke n'est toujours pas résolu.

Des curieux et des chercheurs sont encore à la recherche d'indices pour découvrir la « colonie perdue » de Roanoke. Les théories abondent. White aurait laissé plusieurs petits vaisseaux lorsqu'il est retourné en Angleterre. Certaines experts suggèrent qu'après trois ans à attendre que des vivres leurs soient envoyées d'Europe, les colons auraient peut-être tenté de prendre la mer et qu'ils auraient monté un voyage vers l'Angleterre. Les archives météorologiques démontrent que la colonie a été établie pendant les trois pires années de sécheresse du siècle, et qu'une série de mauvaises récoltes pourraient avoir obligé les habitants à braver la mer. Si c'est le cas, ils ont probablement péris dans une tempête ou sont morts de faim, puisqu'aucune trace de cette expédition n'a été retrouvée.

Plusieurs récits de personnes blanches qui auraient vécu parmi les Amérindiens locaux ont été enregistrés dans les archives historiques, ce qui inclut une carte assez fidèle des environs, dessinée par un colon près de Jamestown en 1607, 17 ans après la découverte de la colonie abandonnée par White. Des inscriptions sur la carte indiquent des endroits où se trouvaient des hommes blancs qui vivaient à la manière des « Iroquois ».

Selon des récits du début des années 1700, le peuple Croatoan de Roanoke disait avoir des ancêtres blancs. Pendant les XVIIIème et XIXème siècles, plusieurs personnes ont affirmés avoir vu des personnes blanches parmi les indigènes, ou encore des Croatoens et Tuscarora qui aurait des traits caucasiens, comme des cheveux blonds ou des yeux gris.

L'un des ordres du capitaine John Smith, fondateur de la colonie de Jamestown en 1607, était de faire la lumière sur la disparition des colons de

Roanoke. Le chef Powhatan de Weroance est connu pour s'être vanté à Smith que des membres de sa tribu auraient tué tous les habitants de Roanoke. Le chef aurait même sortit des preuves physiques de ce qu'il affirmait, dont des objets de fer et des vêtements anglais. Par contre, il aurait pu mentir ou tenter d'impressionner les étrangers, car les recherches médico-légales faites dans la région n'ont pas ramenées un seul corps. De plus, l'étendu des territoires Weroance n'englobait probablement pas la région de Roanoke.

L'enquête de Smith ne fut certainement pas la dernière. Les recherches pour trouver les colons perdus de Roanoke ont continué. Des indices découverts en 2012 pourraient indiquer que les colons seraient partis pour le continent. Un groupe de chercheurs connu sous le nom de First Colony Fondation (ou Fondation de la Première Colonie) a examiné une carte dessinée par White à l'époque de la première expédition. Cette carte avait été révisée par des colons ultérieurs qui avaient recouvert le coin de la carte avec un morceau de parchemin pour corriger une erreur. Un second morceau apposé sur la carte leur semblait quelque peu arbitraire, et lorsqu'ils l'ont retiré, celui-ci révéla ce qui apparaissait comme un autre fort, mais sur le continent.

Cette région de la carte est aujourd'hui une terre privée, et les investigations y sont donc interdites. Il est tout de même intriguant que ce morceau de parchemin ait été placé sur la carte, car celui-ci ne semble pas y être pour corriger une quelconque erreur. Si on se rappelle les dires de White à son retour à la colonie en 1590, l'indice montré par la carte semble corroborer ses dires selon lesquelles ils seraient déménagés « 50 miles dans le Maine ». White n'a malheureusement jamais exploré la région pour vérifier ses dires, donc aucune preuve ne permet de dire si ce qu'il disait était vrai ou non.

De toutes les explications possibles, la plus persistante est probablement la théorie de l'assimilation. Des récits de membres de la tribu

des Lumbee, natifs de la Caroline du Nord, racontent depuis le début du XVIIIème siècle qu'ils partageaient des noms avec ceux de la colonie originelle et qu'ils étaient capable de lire, écrire et parler anglais. Ces dires avaient été attestés par des habitants locaux pendant plus d'un siècle, ce qui avait même mené le législateur Hamilton McMillan à aider à passer la « Loi des Croatoan » pour identifier officiellement les Amérindiens locaux comme Croatoans.

Un autre aspect intriguant des Lumbees est leur origine nébuleuse. Ils sont connus pour être natifs de la région, mais leurs ancêtres sont difficiles à discerner, et plusieurs ont en fait des noms anglicisés et des traits européens. Ceci pourrait effectivement indiquer qu'ils sont réellement des descendants de la tribu Croatoan. Toutefois, ces faits ne sont pas aussi uniques qu'il pourrait sembler, considérant le fait que la présence d'Anglais parmi les Amérindiens est attestée depuis le début de l'exploration du continent dans les années 1600. Des natifs avides de faire du commerce avec les nouveaux arrivants ont rapidement appris les rudiments du langage, le plus fameux exemple étant celui de Squanto, qui a agi en tant que médiateur entre les pèlerins de Plymouth Rock, aujourd'hui au Massachusetts, et les tribus de la Nouvelle-Angleterre, à la suite de leur arrivée en 1620.

Jusqu'à ce que ce terrain sur le continent puisse être correctement investigué, l'exode des colons de Roanoke sur le continent ne peut être vérifié. Jusqu'à ce que la science médico-légale ne produise de corps, aucune théorie sur la disparition de la colonie ne pèse plus lourd qu'une autre.

Le mystère perdure et son cas est loin d'être réglé, ce qui fait de la colonie de Roanoke la plus longue enquête non résolu de l'histoire des Amériques.

Les civilisations perdues ont encore une influence démesurée sur notre société moderne. C'est une déclaration étrange à faire, puisque par définition, une civilisation perdue signifie qu'aucun survivant n'a pu en raconter l'histoire. Pourtant, un regard rapide sur notre culture populaire permet de constater que l'idée de civilisation perdue et de l'effondrement de la société résonne présentement assez bien aux oreilles d'une large audience.

On n'a pas à regarder plus loin que la popularité de film au sujet de futurs post-apocalyptiques. La cuvée cinématographique de 2013 nous a offert World War Z, un blockbuster basé sur un roman à succès, avec en vedette Brad Pitt pour observer le monde être rapidement submergé par une marée de mort-vivants avide de chair humaine. La tension sous-jacente du film repose sur la vitesse avec laquelle le virus se répand sur Terre sans qu'on ne puisse l'arrêter; des pays entiers sont détruits en une question de jours, et les défenses les plus sophistiquées de notre arsenal se révèlent inutiles. Un autre film vivement anticipé était Hunger Game : l'Embrasement, dans lequel la protagoniste, Katniss Everdeen, se bat pour survivre dans une compétition qui consiste en une bataille à mort entre les participants, organisée par une riche oligarchie qui exploite sans merci les provinces les plus pauvres du pays.

Des comédies sorties la même année exploitaient le même filon. C'est la fin, avec en vedette Seth Rogen et un groupe d'amis drogués qui font de leur mieux pour s'en sortir dans une interprétation littérale de l'apocalypse biblique. Une autre comédie, Le dernier pub avant la fin du monde, où Simon Pegg et Nick Frost se battent contre des robots qui contrôlent le réseau d'information mondial. Les amateurs de bière convainquent le chef des robots de quitter la planète par une longue tirade arrosée d'alcool, ce qui a pour résultat la destruction des technologies humaines et des médias de masse.

Cette fascination pour l'apocalypse au box-office, et dans une moindre mesure dans des séries télévisées comme The Walking Dead et dans des livres comme The Last Detective, dans lequel un détective résout des crimes dans l'ombre d'un astéroïde mortel qui n'est qu'à quelques mois de s'écraser sur Terre, semblent résonner avec les audiences modernes. Ils ne font pas résonner que les pièces pour les producteurs de cinéma ou les annonceurs, mais ils semblent aussi faire résonner une corde psychologique profonde du subconscient du public.

Qu'elle est donc la source de cette crise existentielle qui fait courir les audiences vers des produits de divertissement orientés vers un thème d'apocalypse? C'est une question sociologique intéressante, à laquelle Alissa Wilkinson a tenté de répondre du point de vue de la religion dans un essai paru dans Christianity Today. Elle y émet la théorie qu'au début du XXI^{ème} siècle, la mort de millions de personne est une possibilité réelle, que ce soit à cause d'une attaque terroriste, d'une guerre nucléaire, d'un désastre écologique ou d'une pandémie.

Peut-être que de vivre la fin du monde encore et encore sous la forme de divertissement la rend moins terrifiante, écrit-elle. Nous transformons cette peur informe en une menace aménageable, comme lorsqu'on se prépare à réagir en cas de séisme. On peut même développer un détachement ironique face aux évènements, ce qui les rend impuissants dans notre esprit. Nous avons alors ce qui est selon le critique post-moderne Jean Baudrillard une caractéristique de notre culture ironique et consciente d'elle-même : un sourire « relax » de connaisseur face à la peur et aux multiples terreurs. Ainsi, notre habileté de faire des blagues sur le sujet dompte l'évènement et le rend impuissant.

De cette façon, des artistes ont traité la disparition de civilisations entières avec un certain de sens de l'humour. Alors que des producteurs de films peuvent s'essayer à dépeindre à l'Atlantide pour des raisons qui diffèrent de le faire pour une apocalypse de zombies, ces deux sujets

pourraient très bien adresser les même problèmes. Peut-être que de traiter les civilisations perdues avec humour est un moyen de traiter avec trivialité la façon dont elles disparaissent et ainsi diminuer notre peur existentielle face au fait que cela pourrait nous arriver aussi.

Dans l'édition 2012 de l'épisode spécial des Simpsons pour l'Halloween (nommé en anglais Treehouse of Horror), l'empire Maya reçoit un traitement humoristique de cette sorte. L'épisode commence alors qu'Homer se fait préparer à devenir un sacrifice humain pour apaiser les dieux et prévenir l'apocalypse. Ne voulant pas perdre la tête de cette façon, il parvint à faire décapiter à la place le double maya de Moe. Cela ne fonctionne pas. Le sacrifice se fait de travers, ce qui met en colère les dieux mayas, qui promettent de détruire la Terre en 2012 comme acte de vengeance. Après un bond en avant dans le présent, où des dieux mayas plus grands que nature détruisent Springfields et le reste de la planète, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Rarement l'apocalypse a-t-elle été dépeinte avec autant de détails sanglants, et ce à travers les yeux de personnages jaunes à quatre doigts.

Outre l'utilisation de l'humour comme mécanisme de défense, une autre raison pour laquelle la disparition de la civilisation humaine nous semble tellement étrange, est que celles-ci ne sont pas arrivées lors de notre époque moderne. Il y a des cas de villes entières abandonnées, comme dans les cas des villes fantômes qui peuplent l'ouest américain, les villes détruites par la guerre en Libye, ou plus fameuse encore, la ville de Tchernobyl en Ukraine. Pourtant, aucun de ces exemples ne s'approche en échelle à un état ou une nation entière qui disparaîtrait, serait abandonné, ou même complètement rasé comme dans le cas de certaines civilisations étudiées dans ce livre. Ce n'est pas comme si, par exemple, la République Démocratique du Congo avait une civilisation prospère jusqu'en 2015, puis disparaîtrait complètement. Oui, c'est une région ravagée par la guerre, avec de sérieuses tensions économiques, sociales, culturelles et militaires

qui ont mené à des massacres de masse et à des désastres, mais rien qui ne s'approche de l'échelle d'une société entière qui disparaît.

On assume généralement que de telles sociétés ont été complètement abandonnées à la suite d'un terrible désastre. Pourtant, comme on le constate plusieurs fois dans ce livre, le scénario le plus probable est qu'elles aient sombré dans un déclin successif jusqu'à ce que les derniers habitants quittent ou soient assimilés à des cultures voisines. La civilisation Maya a atteint son apogée vers 900 apr. J.-C., mais elle aurait entamé son déclin irréversible autour de 1500 lors de l'arrivée des Espagnols. Cependant, elle n'avait pas complètement disparu à ce point et elle est demeurée, faible mais vivante, pendant encore des années. Aucun cataclysme ne lui est tombé dessus; c'était probablement le résultat de terres agricoles qui ne pouvaient plus supporter la population et d'instabilités politiques qui auraient déchirés la civilisation. Celle-ci a probablement été absorbée par les états voisins, ce qui aurait affaibli la région, la rendant ainsi mûre pour la conquête espagnole.

Pour se faire une meilleure idée de la façon dont disparaissent les civilisations, il est utile pour nous de considérer un évènement historique largement incompris. Regardons de plus près l'histoire du déclin de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie.

La bibliothèque royale d'Alexandrie, en Égypte, était l'une des plus grandes et des plus importantes bibliothèques du monde antique. Ses directeurs ont tenté d'y entreposer un exemplaire de tous les livres de son temps, avec entre autre les écrits des plus grands philosophes et écrivains de l'antiquité, comme Platon, Socrate, Homer et plusieurs autres. Elle fut construite à l'époque du règne de Ptolémée I Sôter au troisième siècle av. J.-C., et on croit qu'elle a été détruite lors d'un immense incendie il y a de cela 2000 ans. Plusieurs ouvrages de science, de mathématique et de littérature ont été perdus à jamais.

Aujourd'hui, l'idée d'une « bibliothèque universelle » a atteint un statut mythique. Il y a une croyance que, à cause de cette perte tragique, le savoir humain aurait souffert un recul irréparable pendant des siècles. Cette idée prend racine dans Cosmos, de Carl Sagan. Le célèbre scientifique s'y lamente qu'on ne pourra jamais réellement saisir les merveilleux trésors qui ont été détruit à jamais : « on sait que des 123 pièces de Sophocle qui étaient dans la bibliothèque, seule sept ont survécu. L'une de ces sept est Œdipes Rex. Des nombres similarités s'appliquent aux œuvres d'Eschyle et d'Euripide. C'est un peu comme si les seules œuvres qui nous seraient parvenus de l'homme nommé William Shakespeare étaient Coriolan et Le conte d'hivers (A Winter's Tale), mais nous aurions su qu'il avait écrit d'autres pièces, inconnues pour nous, mais apparemment prisées à son époque, des œuvres nommées Hamlet, Macbeth, Jules César, le Roi Lear ou Roméo et Juliette. »

Sagan continue sa tirade et affirme que sans la destruction de la Grande Bibliothèque, l'époque sombre du Moyen-Âge ne serait jamais arrivé, et que le science moderne aurait été des siècles plus loin qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le lecteur est laissé à lui-même pour s'imaginer que, dans ce monde hypothétique de technologies avancées, nous aurions de remèdes pour toutes les maladies, nous vivrions 200 ans et nous nous promènerions sur des skates volants comme dans le film Retour vers le futur 2. Qu'est-il donc arrivée?

La Grande Bibliothèque a été conçue et bâtie à Alexandrie, l'un des plus grands centres d'apprentissage et de culture du monde ancien. Pendant le règne de Ptolémée II, l'idée d'une bibliothèque universelle a commencé à prendre forme. Plus de 100 érudits habitaient dans le musée, et leurs travail consistait à faire des recherches scientifiques, des conférences, et aussi de publier, traduire, copier et collecter les manuscrits originaux des auteurs grecs (ce qui incluait selon certains la collection privée d'Aristote), mais

aussi de faire la traduction d'œuvres provenant d'Égypte, d'Assyrie, de Perse et du reste du monde.

Un récit raconte que la soif de connaissance de Ptolémée III était si grande, qu'il avait fait passer un décret demandant à tous les navires qui s'arrêtaient au port de céder leurs manuscrits aux autorités. Des copies étaient alors faites par des scribes officiels puis redonnées à leurs propriétaires, alors que les originaux étaient rangés. On estime que près d'un demi-million de documents reposaient dans la bibliothèque.

Qui aurait donc détruit une ressource aussi estimée, et pour quelle raison? Les sources anciennes diffèrent grandement l'une de l'autre sur l'identité du responsable de la destruction et le moment où celle-ci serait survenue. Il y a cependant une assomption aussi répandue qu'incorrecte qui accuse un groupe en particulier d'avoir été responsable d'un évènement de destruction majeur; on blâme généralement les Chrétiens de Byzance en 391 ou le Califat de Rashidun en 640 apr. J.-C. Une histoire raconte que lorsque le califat islamique a conquis Alexandrie et entendu parler de sa magnifique bibliothèque qui contenait tout le savoir du monde, plusieurs soldats désiraient la voir, mais que le Calife aurait refusé de permettre à des livres païens d'exister. Il aurait dit que « [les livres de la bibliothèque] contrediraient le Coran, dans quel cas ils seraient hérétique, ou serait d'accord avec celui-ci, dans quel cas ils seraient superflus. » Les manuscrits auraient été rassemblés puis utilisés pour alimenter les 4000 maisons de bain de la ville. La légende veut que le nombre massifs de rouleaux gardés dans les bains d'Alexandrie aurait permis de les alimenter pendant six mois. Ce récit, très probablement faux car il a été écrit près de 300 ans après que les évènements se soient supposément passé, a été raconté au XIII^{ème} siècle par l'érudit chrétien Grégoire Bar Hebraeus. Même si cette histoire se révélait vrai, la bibliothèque en question n'est presque assurément pas celle d'Alexandrie.

La réalité sur ce sujet est que la soi-disant plus grande catastrophe du monde ancien ne s’est jamais passée à l’échelle qu’on avait supposée. La bibliothèque n’a pas été détruite en une seule fois par l’armée d’une force invasive, mais par des siècles de négligence par une société qui ne s’intéressait plus aux connaissances classiques. Les citoyens d’Alexandrie eux-mêmes ont laissé les piliers de la bibliothèque s’effriter longtemps avant qu’une armée étrangère ne mette le feu à ce qui en restait. C’est la leçon de la Grande Bibliothèque : le savoir n’est parfois pas détruit par la main d’un seul tyran, mais par une société qui néglige son propre passé.

Cette leçon se transpose aussi à la mort de civilisations. Pourquoi s’effondrent-elles ultimement? On ne veut pas le croire, mais le coupable est presque souvent nous-même. C’est la conclusion qu’a d’ailleurs atteint l’historien William Durant, qui a passé 40 ans à écrire son magnum opus L’Histoire de la civilisation. Dans cet ouvrage, il considère les 2500 ans de société humaine et le cadre moral qui leur permet de survivre, prospérer ou décliner. La conclusion de ses vastes recherches était que lorsqu’une civilisation meurt, la blessure mortelle qui signale sa fin imminente est presque toujours infligée par elle-même :

« Une grande civilisation n’est pas conquise jusqu’à ce qu’elle se soit détruite de l’intérieur. »

,

À propos de l’auteur:

Michael Rank est candidat pour un doctorat en histoire du Moyen-Orient. Il a étudié le Turc, l'Arabe, le Perse, l'Arménien et le Français, mais peut en cas de besoin imiter un accent du Midwest américain en cas de besoin. Il a aussi travaillé en tant que journaliste à Istanbul pendant presqu'une décennie et fait des reportages sur la religion et les droits humains.

Il est l'auteur du #1 Amazon best-seller From Muhammed to Burj Khalifa: A Crash Course in 2000 years of Middle East History et de History's most Insane Rulers: Lunatics, Eccentrics and Megalomaniacs From Emperor Caligula to Kim Jong II.

Rester connecté

J'espère que vous avec apprécié ce livre virtuel et appris des tas de choses sur l'histoire des civilisations disparues les plus intéressantes.

Vous pouvez prendre contact sur ma page web, au http://michaelrank.net

Vous y trouverez des podcasts, des messages de blogs, et d'autres infos sur l'histoire. (En anglais)

Une dernière chose

Si vous avez apprécié ce livre, je vous serais immensément reconnaissant de laisser une critique sur le site d'Amazon. Vos commentaires me permettent d'améliorer mes projets, présents et futurs.

Pour laisser une critique, tout ce que vous avez à faire est de cliquer sur le lien ci-dessous qui vous mènera directement à la page Amazon du livre. Faites cela aussi long ou court que vous le voulez

Pour laisser une critique, cliquez ici.

Merci encore pour votre support!

Vos critiques et vos recommandations personnelles feront la différence

Les critiques et les recommandations personnelles sont essentielles pour le succès d’un auteur. Si vous avez aimé ce livre, veuillez, s’il vous plait, et ce même si cela ne représente qu’une ligne ou deux, en faire une critique, ainsi qu’en parler à vos amis. Vous permettrez ainsi à l’auteur de proposer d’autres livres, et à d’autres lecteurs de profiter de ce livre.

Votre soutien est vivement apprécié !

Êtes-vous en quête d’autres bonnes lectures ?

Vos livres, votre langue

Babelcube Books permet aux lecteurs de trouver de bonnes lectures en jouant le rôle d’entremetteur entre vous et votre prochain livre.

Notre collection consiste en des livres publiés par Babelcube, un marché qui unit des auteurs indépendants et des traducteurs afin de distribuer, mondialement, leurs livres dans plusieurs langues. Les livres que vous trouverez ont été traduits afin que vous puissiez découvrir de fantastiques lectures dans votre langue.

Nous sommes fiers de vous fournir les livres du monde.

Si vous voulez en savoir plus sur nos livres, consulter en ligne notre catalogue et vous inscrire à notre lettre de diffusion pour connaître nos dernières publications, visitez notre page web :

www.babelcubebooks.com

---

[1] Note du traducteur (toues les notes du traducteur): Khéops est une transcription grecque de l’égyptien Khoufou, parfois écrit sous la forme

Khufu.

[2]NdT : Le Columbus Day, ou Fête de Christophe Colomb, est célébré chaque année aux États-Unis le deuxième lundi du mois d'octobre, mais cette tradition est de plus en plus critiquée dans plusieurs communautés. On le fête aussi dans la plupart des pays d'Amérique Latine.

[3] NdT : autre nom donné aux Aksoumites. Auxumite est le terme latin donné à ce peuple, tiré du nom latin d'Axoum, ville habité encore aujourd'hui, ce qui en fait l'une des municipalités parmi celles occupées depuis le plus longtemps.

[4] NdT : Tiré du récit nommé Le périple de la Mer Érythrée, en latin Periplus maris Erythraei et en grec Περίπλους τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης, qui raconte les diverses opportunités commerciales rencontrées par les voyageurs le long des routes commerciale maritimes de l'Égypte romaine.

Ces dernières années, la réputation de Christophe Colomb en a pris pour son rhume. Autrefois une icône de ces explorateurs sans peurs face à l'horreur de tomber des limites du bout de la terre connue et un symbole de la fierté Italiano-américaine, il est devenue dans certains milieux un synonyme d'exploitation. Chaque année lors du Colombus Day aux États-Unis[2], des chercheurs spécialistes de l'époque coloniale et postcoloniale pointent du doigt les atrocités commises par Colomb lors de son arrivée au Nouveau-Monde. Il a massacré les populations indigènes, volé leur or et mit leurs femmes en esclavage. Selon la perspective des populations locales, la découverte de l'Amérique est analogue à ce que Matthew Inman décrit comme la découverte des dinosaures par les astéroïdes il y a de cela 65 millions d'années : le début de la fin.

Un récit ancien provenant d'un marchand du premier siècle de notre ère raconte l'influence d'Aksoum sur le marché de l'ivoire : « de l'autre côté de l'Île-Montagne, sur le continent, à une distance de vingt stades de la mer, se trouve Adulis, un village de bonne taille, depuis lequel un voyage de trois

jours permet de se rendre à Coloe, une ville du continent qui est aussi le premier marché d'ivoire. Depuis cet endroit jusqu'au à la ville où vivent les gens appelés Auxumites[3], il faut faire un autre voyage de cinq jours; c'est à cet endroit qu'est acheté tout l'ivoire du pays qui s'étend au-delà du Nil jusqu'au district nommé Cyeneum. »[4]

Un récit ancien provenant d'un marchand du premier siècle de notre ère raconte l'influence d'Aksoum sur le marché de l'ivoire : « de l'autre côté de l'Île-Montagne, sur le continent, à une distance de vingt stades de la mer, se trouve Adulis, un village de bonne taille, depuis lequel un voyage de trois jours permet de se rendre à Coloe, une ville du continent qui est aussi le premier marché d'ivoire. Depuis cet endroit jusqu'au à la ville où vivent les gens appelés Auxumites[3], il faut faire un autre voyage de cinq jours; c'est à cet endroit qu'est acheté tout l'ivoire du pays qui s'étend au-delà du Nil jusqu'au district nommé Cyeneum. »[4]

Pourquoi les pyramides furent-elles construites? Les bâtisseurs de pyramides de ce monde ont construit leurs monuments pour différentes raisons. Les Égyptiens bâtirent les pyramides les plus hautes du monde en tant que monument pour leurs dieux-rois, les pharaons. Le début du processus de construction coïncidait généralement avec le couronnement d'un pharaon, dont l'une des premières fonctions d'état était d'assembler une équipe pour débuter les travaux. Certains des plus grands ingénieurs de l'histoire, avec des équipes d'ouvriers, d'architectes et d'artisans, tous motivés et dédiés à leur travail, étaient mobilisés. Les grandes pyramides de Gizeh, bâties par trois pharaons consécutifs d'une dynastie débutée par le pharaon Khéops[1], ont peut-être pris leur forme du mythe du dieu solaire Râ – ou Rê – qui s'est créé lui-même depuis une pyramide représentant les rayons du Soleil. Chaque pyramide était orientée spécifiquement vers un point cardinal et positionnée pour faire face à l'ouest et au soleil couchant.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library